



[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)

présente

## **“Pierrot mon ami”** (1942)

roman de Raymond QUENEAU

(200 pages)

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l'examen de :

l'intérêt de l'action (page 5)

l'intérêt littéraire (page 7)

l'intérêt documentaire (page 19)

l'intérêt psychologique (page 20)

l'intérêt philosophique (page 24)

la destinée de l'œuvre (page 25)

**Bonne lecture !**

# Résumé

## Chapitre I

Pierrot, un jeune homme de vingt-huit ans, commence à travailler au “*Palace de la Rigolade*” dans l’“*Uni-Park*”, un parc d’amusement sis aux portes de Paris où, avec ses collègues, Petit-Pouce et Paradis, il est censé aider les femmes à sortir d’un escalier roulant après qu’elles aient franchi toute une série d’obstacles ; mais, en fait, il les tient un moment au-dessus d’une bouche d’air qui soulève leurs jupes, pour le plaisir de badauds «*prêts à lâcher vingt ronds pour voir de la cuisse*», les plus acharnés étant les «*philosophes*» qui, «*intéressés par le déshabillé des femelles*», «*repèrent les morceaux de choix et les guignent avec des yeux élargis et des pupilles flamboyantes*». Il aime jouer aux «*jeux de billes à un franc*». Attiré par «*le tir à la mitrailleuse*», il converse avec la jeune fille qui tient le stand, la voit comme une «*possible amie*», et lui fait faire un tour dans des autos tamponneuses. Or elle (on apprend plus tard qu’elle s’appelle Yvonne) est la fille de Pradonet, le directeur de l’Uni-Park, qui, d’autant plus qu’il l’a heurté avec son véhicule, chasse le «*binoclard séducteur*».

## Chapitre II

Pradonet est en fait dominé et méprisé par sa maîtresse, Léonie, dont le mari était le propriétaire de l’Uni-Park. Ils reçoivent le fakir Crouïa-Bey auquel elle fait des «*mignardises*». Il prétend être originaire de Tataouïne, mais Léonie voit plutôt en lui «*le frère de Jojo Mouilleminche*», le ténor à la voix d’or, qui, vingt ans plus tôt, alors qu’elle avait dix-sept ans et était chanteuse, avait été son premier amour, mais l’avait abandonnée. Il l’admet, disant qu’il s’appelle en fait Robert, et que Jojo s’était fendu le crâne à Palinsac, dans une entreprise de séduction d’une jeune fille, ce qui ravive chez Léonie de douloureux souvenirs. Le fakir ayant besoin d’un «*servant*», Pradonet se propose de lui en trouver un, tandis que Léonie est intriguée par «*la dernière maîtresse de [son] Jojo*». Comme Pradonet fait contempler l’Uni-Park au fakir, en utilisant sa longue-vue, il se rend compte que Pierrot est revenu au «*tir à la mitrailleuse*» parler à Yvonne, à laquelle il donne rendez-vous près de l’Uni-Park, rue des Larmes. Mais «*deux malabars*» se saisissent de lui, et le jettent hors de l’Uni-Park.

## Chapitre III

Le lendemain, à “l’Hôtel de l’Aveyron”, où il habite, Pierrot choisit un «*dada*» sur lequel parier, puis se rend rue des Larmes où il attend Yvonne ; mais en vain. Il remarque alors un vieil homme qui entre dans une chapelle située dans un jardin privé enclavé dans l’Uni-Park. Il s’adresse à lui, qui le prend pour un Poldève. Il apprend que le vieil homme est le gardien de la chapelle. Puis il se rend à l’Uni-Bar où il joue sur «*un appareil à billes*». L’aborde Pradonet qui, tout en lui interdisant de «*faire du plat*» à sa fille, le présente à Crouïa-Bey qui le prend aussitôt à son service. Pierrot tombe sur le gardien de la chapelle, Arthème Mounnezergues, qui lui parle de ce qu’était le quartier avant l’établissement de l’Uni-Park ; de son père qui possédait le terrain, était modeleur de figures effrayantes ; de l’apprentissage qu’il eut lui-même à subir ; des vacances que fut pour lui le service militaire en Algérie, dans les zouaves ; de l’adoption du métier de fabricant de «*mannequins à ressemblance*» ; de son enfermement dans une vie de célibataire ; de sa vente du terrain pour ne garder qu’un jardin potager ; de l’accident, vingt ans auparavant, d’un cavalier qui se révéla être un prince poldève, le prince Luigi ; de la mort de celui-ci ; de son intérêt pour «*l’histoire des Poldèves*» ; de la visite qu’il reçut d’un autre prince poldève qui lui proposa de faire élever une chapelle sur l’emplacement du jardin, et lui confia la garde du tombeau, la municipalité donnant à la rue le nom de rue des Larmes. Mais alors «*naquit l’Uni-Park*», et Pradonet voulut lui acheter le terrain, ce qu’il refusa malgré des offres répétées. Pierrot se rend au bord de la Seine, où il pense à Yvonne, à son «*grand béguin*» pour elle, étant alors, sous le coup de l’émotion, sur le point de «*s’évanouir*». Puis il rejoint Crouïa-Bey qui le costume en Persan. Mais, à la vue des épingles que le fakir s’enfonce dans la joue, il s’évanouit vraiment.

## Chapitre IV

Yvonne, à son réveil, après avoir fait quelques exercices de culture physique, pense au «*fils Perdrix*», son partenaire de la veille auquel elle décide de «*donner congé*». Sortant de la maison, elle entend Léonie interroger Crouïa-Bey au sujet de «*la femme pour laquelle, à cause de laquelle il est mort*», et elle est frappée par «*la précision et la force du souvenir qui rattachaient Léonie à son premier amant*». Elle est rejointe par Pierrot qui commet la bêtise de lui parler de son évanouissement. Il la complimente : «*Vous savez que vous êtes la plus jolie, la plus belle, la plus luxueuse jeune fille à qui j'ai jamais osé causer*», et veut la réinviter. Mais elle déclare qu'elle ne peut quitter son stand, qu'ils ne pourront se revoir. Elle entre dans la «*petite papeterie-mercerie*» de sa mère, qui lui parle de «*tous les petits empoisonnements d'une vie tranquille*», se plaint d'avoir été «*jetée dehors comme une indigne*» par Pradonet, se souvient que Léonie était autrefois «*complètement toquée*» de Mouilleminche. Des galopins étant entrés dans la boutique, Yvonne les chasse ; mais, quand elle sort, ils lui lancent des cailloux. Heureusement, se présente un «*passant courageux*» qui disperse «*la bande de ces petits emmerdeurs*» ; c'est un des employés de l'Uni-Park, l'ancien camarade de Pierrot, Paradis, qui ne sait trop quoi lui dire, ne pouvant tout de même pas y aller d'«*invites directes à la copulation*», «*essayant de tourner un madrigal*», alors qu'«*elle le trouve bien*», et qu'elle l'interroge sur son travail, ce qui fait qu'il imagine «*qu'il faisait subir à la fille du patron [...] l'érotique humiliation qu'il infligeait chaque soir à toutes les femmes qui s'aventuraient dans le Palace*» ; il se rend compte qu'elle lui fait des avances ; d'ailleurs, elle accepte son invitation à se promener cinq minutes de plus.

## Chapitre V

Mounnezergues reçoit la visite de Pradonet qui le relance au sujet de la chapelle, le menace d'y faire déposer une bombe, traitant le prince poldève d'«*obscur métèque*». Chez lui, au moment du repas, il reporte sa colère contre Yvonne qui, de façon inhabituelle, est en retard ; contre Léonie ; contre Crouïa-Bey. Pour se consoler, il monte sur la terrasse pour contempler l'Uni-Park où, justement, le Palace de la Rigolade est en feu. Petit-Pouce vient expliquer que, ne pouvant plus, du fait de l'absence de Pierrot et de Paradis, faire passer les femmes sur le courant d'air, les «*philosophes*» avaient pris sa place ; que «*les messieurs de ces dames*» s'étaient bagarrés avec eux qui, de dépit, avaient mis le feu. Il n'a donc plus de travail. Mais Léonie, sachant qu'il a été de la police, lui confie une enquête : «*découvrir dans quelles circonstances exactes est mort à Palinsac il y a environ dix ans un nommé Jojo Mouilleminche ; et si, comme on [le lui] a dit, c'est pour l'amour d'une jeune fille qu'il trouva la mort, retrouver cette jeune fille*» ; elle lui donne même «*un billet de mille*». Il doit, dès le lendemain, partir pour Palinsac. À l'Uni-Bar, il trouve Paradis assis à côté d'Yvonne qui, après une journée où il lui a fait «*une cour éperdue, soutenue par un pelotage insistant*», s'enivre petit à petit, mais pourtant les quitte de façon décisive. Paradis a gagné au P.M.U., tandis que Petit-Pouce ne révèle pas sa chance, mais est curieux de savoir si son camarade a couché avec Yvonne. Pierrot survient, qui leur parle de la chapelle, ce qui fait que Petit-Pouce raconte comment a été fondé l'Uni-Park. Ils font «*un tournoi de billes à vingt sous*». Enfin, ils vont «*dans un musette boire un dernier verre*.» Le lendemain, Petit-Pouce prend le train pour Palinsac.

## Chapitre VI

Ce matin-là, Pierrot va voir «*quelle gueule faisait l'Uni-Park après une nuit de combustion*». Un des badauds lui fait avec emphase le récit de l'incendie, qu'il considère comme «*un crime, un attentat*». Il constate que «*la chapelle avait été épargnée*», ce dont se réjouit Mounnezergues qui se demande si Pradonet n'a pas allumé le feu pour toucher l'assurance. Mais il est satisfait : «*Maintenant le prince Luigi va pouvoir dormir tranquille*». Il conduit Pierrot au cirque Mamar où un certain Psermis pourrait lui donner un travail. Mais le jeune homme préfère retourner à l'Uni-Bar où, cependant, ni Paradis ni Petit-Pouce n'y sont, et il «*s'installe devant un appareil à billes*». Il va se promener au bord de la Seine, «*pensant un peu à Yvonne et beaucoup à rien*», passant en revue ses possibilités d'emploi. Le

lendemain, alors qu'il est chez Mounnezergues, qui le considère comme «*son fils adoptif*», Pradonet survient, et se montre «*furibard*» devant cet héritier du terrain car, comme «*l'assurance paiera*», il veut «*construire un Uni-Park qui ne sera plus une foire, mais un monument*», et veut le terrain que le vieil homme lui refuse. Mounnezergues a trouvé pour Pierrot «*un petit travail, quelques jours seulement*» : il s'agit de convoier, dans une camionnette, chez un dresseur nommé Voussois, qui se trouve à Palinsac, dans le Midi, des animaux savants.

## Chapitre VII

«*Quelques jours plus tard, sur la nationale X bis, Pierrot menait aussi bon train qu'elle le pouvait la camionnette du cirque Mamar*», avec, à son côté, Mésange et Pistolet, d'autres animaux se trouvant à l'intérieur. À Saint-Mouézy-sur-Éon, «*tout le monde s'ébaubit*» au restaurant où il entre avec Mésange et Pistolet. La patronne prétend d'abord refuser de laisser «*des bêtes manger dans de la vaisselle pour des gens*», mais Pierrot fait preuve d'énergie. Cependant, il a à craindre que ses deux compères se conduisent mal, Pistolet vidant la salière, Mésange dégustant le pot de moutarde. Ils prennent leur repas, qui, pour Pistolet, est végétarien. Tandis que Mésange fume un cigare, l'aubergiste, aimable, trinque avec eux ; or il connaît le quartier de l'Uni-Park où il a tenu le café Posidon. À «*Saint-Flers-sur-Caillavet*», Pierrot s'arrête à l'Hôtel du Cheval-Blanc dont la tenancière a été «*caissière de l'Admirable's Gallery à l'Uni-Park de Paris*», tandis qu'il se rend compte qu'il connaît un des clients dont il ne voit pourtant que «*la face dorsale*» ; ayant communiqué avec Mésange par gestes, celui-ci le fait tomber de sa chaise : il apparaît que c'est Petit-Pouce qui révèle faire une enquête. Mais Pierrot, après avoir couché ses protégés, se rend compte que Petit-Pouce s'est esquivé. Or il a parlé de son enquête à l'hôtelière qui pense que c'est peut-être Pradonet «*qui a fichu le feu à la cambuse*» ; pour elle, c'est «*un homme charmant, délicat, fin, spirituel, modeste*» mais «*capable de provoquer un incendie*». Pierrot se promène dans la ville endormie quand il entend «*un grand cri, un cri de femme, un cri de peur*», et découvre Yvonne dont est à plat la bicyclette «*copieusement chargée*» car elle allait faire du camping avec Paradis ; elle lui raconte leur voyage.

## Chapitre VIII

À Palinsac, Paul, le libraire, a un client habituel, M. Voussois, «*pas commode avec ses idées à lui*», qui se réjouit de l'incendie de l'Uni-Park. De retour dans son Institut de dressage, Voussois s'occupe d'abord de ses animaux, avant de rejoindre un visiteur qui confirme qu'«*il ne reste rien de l'Uni-Park*», tandis que «*le tombeau est sain et sauf*» mais menacé par les projets de Pradonet ; il lui annonce aussi qu'il a été, par Léonie, reconnu comme le frère de Jo Mouilleminche. Ce visiteur est donc Crouïa-Bey, et Voussois est son frère, Jo Mouilleminche qui a peut-être «*plaqué*» Léonie, dont il ne se souvient plus, au moment où il été victime d'un accident de cheval, tandis que Crouïa-Bey lui a inventé une mort romanesque. C'est alors qu'en pleine nuit arrive, dans sa camionnette, Pierrot car il doit se débarrasser de Mésange qui, dit-il, «*veut violer [sa] fiancée*», c'est-à-dire Yvonne, et lui «*arracher ses verres*». Voussois lui annonce qu'il aura à ramener des bêtes à Psermis, et lui propose de travailler avec lui, ce que le jeune homme est décidé à accepter, car il se rend compte qu'Yvonne n'est pas amoureuse de lui. On apprend que Léonie se trouvait à Saint-Flers-sur-Cavaillet, qu'elle y avait rencontré les deux jeunes gens, et qu'elle partagea une chambre avec Yvonne. Léonie parle à Pierrot de l'enquête de Petit-Pouce ; comme il ne lui a plus donné de nouvelles, elle est venue faire sa propre enquête. Yvonne entend continuer son voyage, et Pierrot ramener des animaux à Paris. On apprend alors que Pistolet est un sanglier et Mésange un singe. Le lendemain, alors qu'il est prêt à partir, Pierrot constate que Voussois et Jojo Mouilleminche ne font qu'un ! Léonie reçoit un télégramme de Petit-Pouce qui, de Saint-Mouézy-sur-Éon, lui demande de l'argent. C'est alors que surviennent, d'abord Paradis puis Voussois à la vue duquel Léonie s'évanouit : elle a retrouvé son ténor !

## Épilogue

Bien plus tard, tandis que, «*sur l'emplacement du défunt et incinéré Uni-Park*», a été établi par Voussois le «*Jardin zoophilique de Chaillot*», Pierrot, qui mène toujours la même vie tranquille, se souvient vaguement de son aventure. Il rencontre Pradonet qui lui apprend qu'Yvonne est mariée à Paradis ; qu'il est revenu auprès de sa femme légitime ; que Léonie et Voussois, qui se sont retrouvés vingt ans après, l'ont chassé, et l'ont empêché de reconstruire l'Uni-Park en s'appuyant sur la présence de la chapelle poldève ; ruiné et évincé, il «*s'effondre dans les bras de Pierrot*». Celui-ci entre chez Mounnezergues, vieillard agonisant, qui, le reconnaissant, dans une lettre pour son notaire, fait un codicille à son testament où il le désigne comme son héritier à condition qu'il soit «*le gardien de la chapelle*», puis veut mourir seul. Mais, si Pierrot a accepté l'héritage, il oublie la lettre chez Mounnezergues. Quand, deux jours plus tard, il y revient, il tombe sur Yvonne qui fait le ménage dans la maison qu'elle a vidée de toutes traces de son ancien occupant. Pierrot part comme il est venu, et, «*arrivé au coin de la rue, il s'arrêta. Il se mit à rire*».

## Analyse

(la pagination est celle de l'édition de La guilde du livre)

### Intérêt de l'action

Si «*Pierrot mon ami*» est un roman énigmatique, le plus énigmatique qu'ait écrit Raymond Queneau, c'est qu'il «*a pensé qu'évidemment le roman-déetective idéal [...] serait celui où non seulement on ne connaîtrait pas le criminel, mais encore où l'on ignorerait même s'il y a eu crime, et quel est le détective.*» Il ajouta qu'il aurait voulu que «*Pierrot mon ami*» «*fût au roman policier ce que "Don Quichotte" a été au roman de chevalerie*», c'est-à-dire une démystification comique.

Le récit se présente en effet comme un roman policier. Mais l'intrigue policière est des plus minces, et le romancier diverge du genre par le fait même qu'il présente au moins quatre intrigues qui se déroulent de conserve :

- Les efforts de Pierrot pour séduire la belle Yvonne, qui est aussi assidûment courtisée par le louche Paradis.
- Le mystère du tombeau poldève.
- La question de l'incendie, criminel ou non, de l'Uni-Park qui est attribué à plusieurs suspects.
- La quête qu'entreprend Léonie pour retrouver la trace de Jojo, son premier amour, qui serait mort (à cause d'une femme dont l'identité est mystérieuse) ; c'est bien dans ce cas qu'on a une pseudo-enquête, qui est celle d'un détective privé peu sérieux, Petit-Pouce, et, surtout, qui s'effectue sans qu'on soit sûr qu'il y ait un crime et une victime.

Ainsi, dans ce roman, qui est celui des fausses pistes et des réponses illusoire, le lecteur a la sensation que l'auteur lui cache quelque chose, et qu'il tourne autour de ce mystère de telle sorte que nous en voyons l'arrière, sans obtenir jamais assez d'informations et sans jamais trouver personne (à l'exception de nous-mêmes) intéressé à l'élucidation. Il semble que tout, dans le roman, soit agencé pour que le lecteur, embarqué dans les directions incertaines que lui propose la polysémie du récit, soit «*couillonné*» (page 205). Raymond Queneau semble avoir mené son livre en suivant déjà la méthode qu'il allait exposer, en 1968, dans «*Un conte à votre façon*», texte «*combinatoire*» qui est une sorte de jeu de l'oie où, le long de vingt et une cases, les dés déterminent le déroulement.

Cela expliquerait la désinvolture qu'on trouve constamment et particulièrement dans :

- la fin bouffonne du récit de l'aventure de Jojo Mouilleminche à Palinsac : «*Le crâne, tout fendu, n'était plus utilisable*» (page 38) ;
- la mention humoristiquement plate : «*Du temps eut lieu.*» (page 77) ;
- le hasard invraisemblable qui fait que, alors que Pradonet contemple l'Uni-Park, justement «*une petite fumée s'allonge doucement vers le ciel : les philosophes (c'est eux qu'il fallait en premier lieu soupçonner) foutaient le feu au Palace de la Rigolade.*» (page 106) ;
- la biographie ultra-rapide de Petit-Pouce (page 110) ;

- la surprise du début du chapitre VII (page 151), le mystère de la nature des deux compagnons de Pierrot dans son voyage rocambolesque, compagnons dont on apprend bien plus tard (page 193), et subrepticement, que l'un (Mésange) est un singe et l'autre (Pistolet) un sanglier ;
- les hasards invraisemblables que Pierrot constate au fil de ses rencontres ; il se dit même : « *On a fait exprès d'en semer la route, des gens qui ont vécu dans ce coinstot* », celui de l'Uni-Park (page 162) : ainsi l'aubergiste de Saint-Mouézy-sur-Éon connaît le quartier de l'Uni-Park où il a tenu le café Posidon (page 159) ; à l'Hôtel du Cheval-Blanc de Saint-Flers-sur-Caillavet, la tenancière a été « *caissière de l'Admirable's Gallery à l'Uni-Park de Paris* » (page 162) ; un des clients est justement Petit-Pouce (page 164) ; Pierrot « *s'aperçoit qu'il y a peut-être un rapport entre la mission de Petit-Pouce et l'existence de cette dame* » (page 167) qui est au courant de l'enquête ;
- la péripétie soulignée : Pierrot, se promenant dans la ville de Saint-Flers-sur-Caillavet endormie, entend « *un grand cri, un cri de femme, un cri de peur* » (page 170) ;
- l'autre hasard invraisemblable qu'est cette rencontre avec Yvonne ;
- la mention incongrue du rayon qui, « *venu, fatigué par une course millénaire, d'une étoile de première grandeur, éclaira péniblement le bout du nez de cette jeune personne* » (page 170) ;
- le début énigmatique du chapitre VIII où nous sont présentés le libraire de Palinsac et son client, puis le visiteur de Voussois ;
- la mention subreptice que Léonie s'est trouvée à Saint-Flers-sur-Caillavet où elle a rencontré Yvonne et Pierrot (page 188) ;
- la rencontre par Pierrot, chez Voussois, de « *quelqu'un de connaissance* » : Paradis (page 196) ;
- les retrouvailles de Voussois et de Léonie (page 198) ;
- la circularité du récit qui fait que Pierrot (qui « *comprit qu'il devait jusqu'au bout jouer son rôle dans cette histoire.* » [page 205]) n'aboutit qu'à son point de départ.

De plus et surtout, Raymond Queneau veilla à laisser dans l'histoire des énigmes non résolues, des «trous» dans l'enchaînement des causes et des effets, qui empêchent de reconstituer dans son détail l'histoire de Pierrot comme on peut le faire une fois la lecture terminée dans un roman traditionnel.

Chacune des énigmes se trouve prise dans un réseau de coïncidences préparées et d'anticipations surprenantes. Le roman se développe à partir d'une sédimentation de récits affleurants, mais inaccomplis, qui entretiennent une alternance continue, mais sans issue, entre le vrai et le faux. Ainsi l'image du labyrinthe du Palace de la Rigolade où les visiteurs, « *entraînés par la rotation, se retournaient, s'enroulaient, s'entortillaient, se déroulaient, tournoyaient* » indique métaphoriquement les conditions d'une lecture piégée, irréductible à une structure arrêtée.

Ce principe d'une alternance ambiguë se retrouve dans le mélange entre le réalisme populiste accusé du tableau d'un coin de Paris, et la fantaisie de la féerie babylonienne de l'Uni-Park, avec ses attractions mécaniques (qu'on pourrait d'ailleurs considérer comme autant de métaphores d'un récit à engrenages), mais aussi son fakir, ses animaux savants, Mésange et Pistolet, dont l'anthropomorphisme distingué tranche comiquement avec la vulgarité animale des humains, et entretient une équivoque supplémentaire.

D'autre part, on peut être intrigué du fait que les noms de nombreux personnages commencent par P : d'abord, Pierrot, Petit-Pouce et Paradis que, dans ses notes préparatoires Raymond Queneau appela « *les trois P* », puis Perdrix, Pradonet, Psermis, Pistolet, Posidon, sans oublier le prince poldève et Palinsac (nom où on pourrait détecter un mot grec signifiant «retour en arrière»). Et les identités de quelques-uns des personnages demeurent obscures : Crouïa-Bey s'appelle en fait Mouilleminche, et son frère, Jo, prend le nom de Voussois.

Par la multiplication des connotations et des équivoques, le récit éveille une suspicion hyperbolique qui touche, à travers l'écheveau des énigmes imbriquées, tous les personnages, comme chez Agatha Christie. Même si plusieurs d'entre eux semblent accomplir leur destinée romanesque (Léonie retrouve son premier amour, Pradonet, sa femme, et Yvonne, Paradis), la réalité se révèle toujours incomplète, surtout pour Pierrot à qui l'auteur fait, à la fin du livre, constater : « *C'était un des épisodes de sa vie les plus ronds, les plus complets, les plus autonomes, et quand il y pensait avec toute l'attention voulue [...] il voyait bien combien tous les éléments qui le constituaient auraient pu se lier en une aventure qui se serait développée sur le plan du mystère pour se résoudre ensuite comme un*

*problème d'algèbre où il y a autant d'équations que d'inconnues, et comment il n'en avait pas été ainsi - il voyait le roman que cela aurait pu faire, un roman policier avec un crime, un coupable et un détective, et les engrenements voulus entre les différentes aspérités de la démonstration, et il voyait le roman que cela avait fait, un roman si dépouillé d'artifice qu'il n'était point possible de savoir s'il y avait une énigme à résoudre ou s'il n'y en avait pas, un roman où tout aurait pu s'enchaîner suivant des plans de police, et, en fait, parfaitement dégarni de tous les plaisirs que provoque le spectacle, une activité de cet ordre.»* (page 200). Si l'intrigue se noue autour d'une chapelle funéraire, temple du souvenir, le roman est en fait celui de l'oubli : les visages, les événements et les lieux s'enfouissent dans une brume opaque ; plusieurs des personnages se posent des questions sur le passé lointain, mais ont du mal à s'en souvenir, tandis que d'autres ont du mal à se souvenir du passé récent (Yvonne semble incapable de se souvenir spontanément de Pierrot) ; les gens ne se reconnaissent pas facilement, hésitent, doutent de leur mémoire et de celle de leurs interlocuteurs ; l'oubli et les caprices de la mémoire offrent de constants sujets de conversation à tous.

C'est que le temps dans lequel ils évoluent (et surtout Pierrot) est insaisissable. Certes, il possède une certaine réalité puisqu'on peut dater assez précisément les différents épisodes de l'histoire, mais il n'a pas de valeur «romanesque», c'est-à-dire que les différents moments du récit ne s'enchaînent pas selon les habituelles relations de cause à effet. D'ailleurs, le traitement du temps de la narration est parfois étonnant. On trouve des passages au présent brusques et limités : «*Pierrot s'assit et allume une cigarette.*» (page 71) - «*Elle s'étendit sur le dos et commence à s'étirer.*» (pages 77-78). Mais il est justifié dans le récit que fait Petit-Pouce de la bagarre (pages 107-108).

Finalement, dans l'"*Épilogue*", qui est censé résoudre, pour le lecteur maladroit, les ténébreuses embrouilles et les dessous de l'affaire, rien n'est expliqué ; loin de proposer l'achèvement attendu des aventures et des mystères, il en démultiplie les directions possibles ; le roman est fermé sur lui-même, mais c'est à un niveau qui n'est pas celui de la prétendue fiction policière. Certes, Pierrot reconnaît qu'il vient de vivre «*un des épisodes de sa vie les plus ronds, les plus complets, les plus autonomes*», mais simultanément il reconsidère «*le roman que cela aurait pu faire*». De même que le tombeau poldève, fruit d'une mystification ancienne de Mouilleminche-Voussois, est vraisemblablement vide, le roman, résultat d'une fausse mystification, est comme évidé de toute idée de solution totalisante et démonstrative.

Ainsi, dans ce roman fantaisiste, qui n'est pas du tout «*dépouillé d'artifices*», Raymond Queneau s'est ingénié, à presque chaque tournant, à saper et décevoir nos attentes, nous laissant avec plus de questions que de réponses. Tout en flirtant avec eux, il repoussa la tentation des artifices du roman policier, pour écrire au bout du compte une fable qui esquisse et esquive, pendant qu'elle se raconte, les apprêts de différents types de récit dûment codés.

"*Pierrot mon ami*" marqua une mutation décisive du roman à un moment crucial de son histoire comme de l'Histoire : il tendait à perdre ses prises sur le réel et à se recourber sur lui-même, sur son propre matériau, ses propres formes, comme un poème. On se rapprocha ainsi de l'autoréférentialité du texte romanesque, qui allait bientôt s'affirmer, notamment dans le Nouveau Roman.

### Intérêt littéraire

Dans "*Pierrot mon ami*", Raymond Queneau manifesta aussi sa désinvolture, extrêmement concertée en fait, dans le détail du texte lui-même, car il se livra à un brillant exercice langagier, jouant sur le lexique comme sur les figures de style.

Soucieux de redonner «*force aux mots abîmés par un trop fréquent usage*» (page 14), il mêla le langage le plus familier, les façons de parler des êtres les plus simples, avec des mots recherchés qui obligent le lecteur le plus cultivé à recourir à des dictionnaires.

Dans le cas de l'argot, on peut relever :

- «*aminche*» (page 13) : ami, copain ;
- «*amoché*» (page 211) : abîmé ;
- «*argent à gauche*» (pages 35, 123) : économisé ;
- «*attaque*» : «*être d'attaque*» (page 173) : être plein d'énergie ;
- «*bagnole*» (pages 174, 183) : automobile ;
- «*bagout du tonnerre de dieu*» (page 135) : grandes loquacité, volubilité ;
- «*se baguenauder*» (page 6) : se promener ;
- «*balancer*» (page 110) : dénoncer ; (page 118) : rejeter, congédier ;
- «*s'en balancer*» (pages 58, 123) : s'en moquer, ne pas s'en soucier ;
- «*balle*» (page 119) : franc
- «*bastringue*» (page 181) : bal populaire à musique tapageuse ;
- «*bécane*» (page 172) : bicyclette ;
- «*bécoter*» (page 41) : donner un baiser ;
- «*béguin*» (pages 72, 82, 162, 182) : amour passager ;
- «*beuglant*» (page 182) : café-concert populaire ;
- «*biclo*» (page 172) : bicyclette ;
- «*bidard*» (page 119) : chanceux au jeu ;
- «*bidoche*» (pages 33, 88) : viande ;
- «*bigorne*» (page 111) - «*bigornade*» (page 15) - «*bigornage*» (page 23) : bagarre ;
- «*binocles*» (page 24) : lunettes ; «*binoclard*» (page 25) : porteur de lunettes ;
- «*blague*» : «*à la blague*» (page 164) : en plaisantant ;
- «*bloc*» : «*à bloc*» (pages 94, 184) ; complètement, à fond ;
- «*bobinard*» (page 170) : bordel ;
- «*boîte*» (page 185) : lieu de travail ; «*mettre en boîte*» (pages 26, 99) : se moquer ;
- «*bonguiou*» (page 102) : juron qui est une déformation de «bon dieu» ;
- «*boniche*» (page 155) : bonne, servante, domestique ;
- «*bonisseur*» (page 75) : bonimenteur d'attraction foraine ;
- «*bonnet*» : «*avoir la tête près du bonnet*» (page 24) : être irascible, se mettre facilement en colère ;
- «*bosser*» (page 6) : travailler ;
- «*botter*» (page 175) : plaire : «*ça me botte*» ;
- «*bouffer*» (page 154) : manger ;
- «*bougresse*» : «*bonne bougresse*» (page 52) : femme accommodante, comme le confirme l'adjectif «*serviable*» ;
- «*boulot*» (pages 52, 165) ; travail ;
- «*boulotter*» (page 116) : manger ;
- «*boumer*» : «*Ça boume?*» (pages 120, 195) : ça va?
- «*bourre*» : «*à la bourre*» (page 19) : avec une lourde tâche ;
- «*boustifaille*» (page 161) : nourriture ;
- «*brelu*» (page 23) : peu sérieux, fantaisiste, qui agit avec précipitation et sans attention ;
- «*caboulot*» (page 154) : café, restaurant, cabaret mal famés ;
- «*café fine*» (page 74) : café additionné d'alcool ;
- «*cagnarder*» (page 52) : paresser ;
- «*calé*» : difficile, compliqué ; des enquêtes «*drôlement calées*» (page 112) ;
- «*calter*» (page 27) : s'en aller, partir de, s'enfuir de, en hâte et sous l'effet d'une contrainte impérative ;
- «*cambuse*» : de magasin du bord sur un bateau et chambre ou logis pauvre, le sens s'est élargi comme on le voit avec l'idée que c'est Pradonet «*qui a fichu le feu à la cambuse*» (page 168), c'est-à-dire à l'Uni-Park ;
- «*canard*» (page 175) : journal ;
- «*canasson*» : cheval ;
- «*casse-pipe*» (page 48) : guerre ;
- «*cavaler*» (page 170) : courir ;



- «*c'est-mon-homme*» (page 13) : sobriquet donné à une femme qui affiche son état marital ;
- «*chopardise*» (page 86) : vol, larcin ;
- «*chaud-de-la-pince*» (page 37) : sexuellement actif, de tempérament luxurieux ;
- «*chopine*» (pages 157, 166) : bouteille ;
- «*cirage*» (page 57) : ennui, difficulté, situation de grande gêne ou d'embarras personnel ;
- «*claper*» (page 34) : manger, prendre un repas ;
- «*cloche*» (page 40) : personne niaise et maladroite ;
- «*clous*» : «*des clous !*» (page 147) : rien du tout (en réponse négative à une demande) ;
- «*coinstot*» (pages 71, 162) : coin, quartier, endroit ;
- «*le comment de la chose*» (page 132) : les circonstances ;
- «*la communale*» (page 110) : l'école communale qui se trouve dans chaque quartier ou chaque commune, et dispense une instruction gratuite et laïque aux jeunes enfants ;
- «*côtelettes*» : «*s'en briser les côtelettes*» (page 25), exagération sur «se tenir les côtes de rire» qui se dit pour «s'amuser follement», l'agitation du fou rire étant considérée ici comme si intense que les côtes (ici, caricaturées par «*côtelettes*») en sont brisées ;
- «*couci couça*» (page 47) : à peu près, ni bien ni mal ;
- «*crocs*» : «*avoir les crocs*» (page 117) : avoir faim ;
- «*crosses*» : «*chercher des crosses*» (page 16) : chercher querelle ;
- «*croûte*» : «*gagner sa croûte*» (page 99) ; gagner sa vie ;
- «*couillon*» (pages 23, 30) : imbécile ; «*couillonné*» (page 205) : trompé, dupé ;
- «*dada*» (pages 52, 74) : cheval ;
- «*débagouler*» (page 75) : vomir ;
- «*débecter*» (page 202) : dégoûter ;
- «*débloquer*» (page 185) : déraisonner, divaguer ;
- «*déconner*» (page 176) : dire, faire des bêtises, des absurdités ;
- «*dégoter*» (page 33) ; avoir grande allure, faire une forte impression ; (pages 91, 134, 189) : découvrir, trouver ;
- «*se démerder*» (page 139) : se mettre en action, se débrouiller ;
- «*dent*» : «*avoir la dent*» : avoir faim : «*J'ai une de ces dents*» (page 161) ;
- «*déplumé*» : qui a perdu des cheveux, chauve (page 24) ;
- «*dinguer*» (page 95) : projeter loin ;
- «*écrabouiller*» (page 155) : écraser ;
- «*embringer*» (page 140) : engager de façon fâcheuse, embarrassante ;
- «*enquiquiner*» (page 35) : agacer, ennuyer, importuner ;
- «*entraver*» (page 115) : comprendre ;
- «*esquintant*» (page 97) : fatigant ;
- «*esquinté*» (page 184) : abîmé, amoché ;
- «*fabricoter*» (page 166) : s'occuper vaguement ;
- «*fayot*» (page 151) : haricot sec ;
- «*fendeur de naseaux*» (page 23) : bravache qui coupe les nez à ses ennemis (trouvé chez Rabelais) ;
- «*fiça*» (généralement, on écrit : «*fissa*») : «*faire fiça* », faire vite (page 75).
- «*ficher*» : «*Qu'est-ce qu'il fichait par là?*» (page 186) : qu'est-ce qu'il faisait? ; «*je vous fiche mon billet que*» (page 129) : je vous assure fortement que ; «*on l'a fichu à la porte*» (page 30) : on l'a congédié ; «*se ficher de*» (page 174) : ne pas être intéressé, se moquer de ;
- «*fiston*» (page 144) : fils ;
- «*flambard*» (page 91) : fanfaron ;
- «*flemmard*» (page 199) : paresseux ;
- «*foin*» : «*en faire un foin*» (page 85) : faire du bruit, du tapage ;
- «*foirard*» (page 86) : qui a la diarrhée ;
- le verbe «*foutre*» : «*foutre le feu*» (page 106) : incendier - «*foutre le camp*» (pages 25, 159) : s'en aller, partir ; «*s'en foutre*» (page 175) : ne pas s'en soucier ;
- l'interjection «*foutre !*» (page 34) ; injure (le mot désigne le sperme) ;

- «*foutu*» (page 204) : perdu, ruiné, condamné ;
- «*frangin*» (page 38) : frère ;
- «*furibard*» (page 144) : furieux ;
- «*gambiller*» (page 181) : danser ;
- «*goule*» (page 30) : bouche ;
- «*gnon*» (page 108) : coup ;
- «*godelureau*» (page 45) : jeune élégant prétentieux ;
- «*gonce*» (page 14) : individu quelconque ;
- «*greluchons*» (page 23) : jeune homme insignifiant, physiquement sans prestance ;
- «*gueule*» (page 190) - «*gueugueule*» (page 26) : figure, visage ;
- «*gueuse*» : «*courir la gueuse*» (page 24) : rechercher les aventures amoureuses ;
- «*guigner*» (page 10) : regarder à la dérobée et, généralement, avec convoitise ;
- «*se grouiller*» (page 75) : se dépêcher ;
- «*hure*» : tête ; «*se marteler la hure*» (page 108) : se frapper au visage ;
- «*larenqué*» (pages 20, 48) : mouchoir ;
- «*lascar*» (page 163) : gaillard, voyou ;
- «*louper*» : manquer ; «*louper le coche*» (page 109) : perdre l'occasion ;
- «*lourdingue*» (page 119) : lourd d'esprit, de comportement ;
- «*loustic*» (page 93) : malin, farceur, plaisantin ;
- «*Machinchouette*» (page 47) : Untel, n'importe qui ;
- «*se magner le pot*» (page 75) : s'activer, se hâter, faire vite ;
- «*malabar*» (page 49) : homme très vigoureux, d'une carrure imposante ;
- «*malfrat*» (page 13) : mauvais garçon ;
- «*manche*» : «*se conduire comme un manche*» (page 18) : maladroitement, stupidement ;
- «*maq*» (page 14), «*maquereau*» (pages 13, 121) : proxénète, souteneur ;
- «*marle*» (page 108) : astucieux ;
- «*marlou*» (page 13) : souteneur ;
- «*marmaille*» (page 110) : groupe nombreux de jeunes enfants ;
- «*marmite*» (page 14) : prostituée qui fait vivre un souteneur ;
- «*se marrer*» (page 8) : s'amuser ;
- «*marron*» (page 12) : coup de poing (sur le «*marron*», la tête) ;
- «*mastard*» (page 49) homme fort, corpulent ;
- «*mater*» (page 108) : regarder attentivement ;
- «*mec*» (page 16) : individu ;
- «*molard*» (page 110) : crachat ;
- «*môme*» (pages 95, 108) : enfant ;
- «*moujingue*» (page 96) : enfant ;
- «*moukère*» (page 75), «*mouquère*» (pages 108, 163) : Maghrébine (ce qui pourrait être le cas page 163) ; femme en général avec une intention dépréciative ;
- «*musette*» (page 125) ou «*bal-musette*» : bal populaire où l'on danse généralement au son de l'accordéon ;
- «*naturliche*» (page 46) : de l'allemand «*natürlich*», naturellement, évidemment ;
- «*nez*» : «*avoir quelqu'un dans le nez*» : ne pas le supporter ;
- «*nichon*» (page 17) : sein ;
- «*ni une ni deux*» (page 108) : «*sans faire ni une ni deux*», sans hésiter ;
- «*noix*» (page 190) : imbécile ;
- «*oeil américain*» (pages 57, 167) : on dit «*avoir l'oeil américain*» depuis que, dans «*Le dernier des Mohicans*» (1826), de James Fenimore Cooper, son personnage, tout en ayant l'air de ne regarder que devant lui, ne ratait rien de ce qui se passait sur les côtés, pour repérer les ennemis ou les animaux tapis dans la forêt ; le roman ayant connu un énorme succès, l'expression passa dans le langage courant, fut employée par Balzac dans «*Le père Goriot*» ; par extension, l'«*œil américain*» est devenu synonyme d'un regard scrutateur, qui ne laisse rien passer, ou qui est capable de détecter le moindre détail ;

- «oignons» : «*pas ses oignons*» (page 168) : pas son affaire ;
- «*paroissien*» : type, individu (page 24) ;
- «*parties*» (page 108) : les organes génitaux extérieurs de l'homme ;
- «*patelin*» (page 173) : village ;
- «*peinard*» (page 97) : tranquille ;
- «*pelotage*» (page 118) : action de caresser, de palper, de toucher indiscrètement et sensuellement le corps de quelqu'un ;
- «*péter plus haut qu'il n'avait le derrière*» (page 97) : viser une situation ou un niveau social trop élevé pour ses compétences ou ses capacités ;
- «*piaf*» (page 77) : moineau ;
- «*pieu*» (page 92) : lit ;
- «*pince*» : main ; «*serrer la pince*» (pages 17, 134) ;
- «*pincé*» (page 162) : séduit, épris ;
- «*plaquer*» (pages 89, 182, 192, 202) : quitter, abandonner, laisser tomber un partenaire amoureux ;
- «*plat*» : «*faire du plat à quelqu'un*» (pages 21, 47, 58, 202) : flatter avec exagération, accabler de compliments pour obtenir une faveur, une marque d'intérêt ;
- «*plumard*» (page 166) : lit ;
- poil : «*à poil*» (page 127) : nu ; «*au poil*» (page 147) : très bien , avec précision ;
- «*poisse*» (page 172) : malchance ;
- «*pompe*» : «*à toute pompe*» (page 170) : à toute vitesse ;
- «*popotin*» (page 75) : le derrière, les fesses ;
- «*potache*» (page 8) : collégien , lycéen ;
- «*pote*» (pages 6, 116, 164) : copain, ami ;
- «*pouille*» : «*traîner la pouille*» (pages 38, 60) ; vivre misérablement ;
- «*poule*» (pages 12, 22, 73, 107, 108, 163), «*poulette*» (page 9) : femme légère ;
- «*poupée*» (page 24) : jeune femme ;
- «*les quatre fers en l'air* » (page 46) : à la renverse, par terre, la personne étant comparée à un cheval dont les quatre pattes quittent le sol ;
- «*rancart*» (page 22) : rendez-vous ;
- «*raplapla*» (page 92) : fatigué, sans force ;
- «*rasta*» (page 147) : abréviation de «*rastaquouère*», étranger aux allures voyantes, affichant une richesse suspecte ;
- «*régulière*» (page 13) : épouse légitime ;
- «*reluquer*» (pages 23, 107, 156) : regarder ;
- «*requinquer*» (page 132) : redonner des forces, de l'entrain ;
- «*revenir*» : «*plaire*» ;
- «*se rincer l'oeil*» (page 99) : regarder avec plaisir ;
- «*rombière*» (page 111) : femme d'âge mûr, ennuyeuse et plus ou moins embourgeoisée ;
- «*rond*» (page 138) : franc (argent) ;
- «*roupiller*» (page 168) : dormir ;
- «*rouspétance*» (page 157) : protestation ;
- «*sacré nom d'une pipe*» (page 142) - «*sacré nom de nom*» (page 204) : jurons innocents, euphémistiques ;
- «*sécot*» (page 136) : sec, maigre ;
- «*la secrète*» (page 165) : la police secrète ;
- «*siroter*» (page 12) : consommer de l'alcool ;
- «*sou*» : centime : «*quarante sous*» (page 47) ;
- «*synoque*» (page 99) : fou (généralement, on trouve l'orthographe «*sinoque*») ;
- «*tacot*» (page 185) : vieux véhicule automobile qui fonctionne mal ;
- «*thune*» (page 52) : pièce de monnaie ;
- «*toqué de*» (page 89) : amoureux fou ;
- «*torcher*» (page 118) : essuyer ;
- «*trinqueballement*» (page 8) : ennui, embarras ;

- «*trottoir*» (page 72) : racolage des passants par les prostitués ;
- «*troufion*» (page 154) : soldat ;
- «*trouille*» (page 170) : peur ;
- «*vadrouiller*» (pages 112, 118) : se promener sans but précis ;
- «*vanné*» (pages 173, 182) : fatigué ;
- «*vérole*» (page 154) : syphilis ;
- «*virago*» (page 25) : femme d'allure masculine, aux manières rudes et autoritaires ;
- «*zèbre*» (pages 95, 108) : individu, type ;
- «*zigoto*» (page 177) : individu, type.

Raymond Queneau se plut aussi à adopter :

- des traits de la grammaire populaire, mettant ainsi «amour» au féminin («*la vraie amour*» [page 79], «*la grande amour*» [page 79]) ;
- des traits de la syntaxe populaire : la construction du complément d'appartenance : «*Il a pas mal tapé dans l'oeil à Léonie.*» (page 33), «*la cuisse à Machinchouette*» (page 47), «*la fille à Pradonet*» (page 206) - la construction de cette proposition subordonnée : «*un godelureau que je me demande ce qu'il pouvait bien avoir pour la séduire.*» (page 45) - cette irrégularité de conjugaison : «*ce qu'elle pouvait s'en fiche*» (page 80) - cette incohérence : «*les individus, comment qu'ils se comportent*» (pages 175-176).

Par ailleurs, il recourut à des mots recherchés, venant souvent de la langue ancienne, étant des clins d'oeil culturels, des éclats d'érudition :

- «*ab ovo*» (page 65), en ajoutant «*ce qui veut dire à partir du commencement en langue latine (mais c'est beaucoup plus rapide et expressif)*» ; en fait, l'expression signifie «à partir de l'oeuf» et est une allusion à l'oeuf de Léda, d'où était sortie Héléne ;
- «*adultère*» dans «*étreinte adultère*» (page 41), Pradonet et Léonie n'étant pas mariés ;
- «*agonir*» (page 108) ; injurier, insulter ;
- «*autochtone*» (page 64) : qui est issu du sol même où il habite ;
- «*babylonien*» (pages 20, 204), Babylone ayant connu de hauts bâtiments, en particulier des ziggourats ;
- «*badaran*» (page 155) : mot roumain (langue que Raymond Queneau étudia quelque temps) qui signifie badaud ;
- «*besicles*» (page 200) : lunettes ;
- «*blandice*» (page 120) : ce qui flatte, séduit, l'archaïsme du mot ayant été appuyé par l'orthographe de l'adjectif : «*douces*» ;
- «*blasonnier*» : qui, par son caractère lapidaire, mérite d'être inscrit sur un blason : «*quelques remarques blasonnières sur les enfants en général*» (page 96) ;
- «*brownien*» : «*tremblement brownien*» (page 10) : mouvement désordonné des particules en suspension dans un liquide ;
- «*chausses*» : partie du vêtement masculin qui couvrait le corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux («*hauts-de-chausses*») ou jusqu'aux pieds («*bas-de-chausses*) : «*se coller aux chausses*» de quelqu'un : le harceler, l'importuner sans cesse ;
- «*choir*» : tomber : «*il chut*» (page 164) ;
- «*circonvoisin*» (page 134) : qui est situé autour ;
- «*coche*» : voiture qui servait au transport public, passait à intervalles réguliers ; «*louper le coche*» (page 109) : perdre une occasion propice ;
- «*cogitation*» (pages 104, 163) : pensée, réflexion ;
- «*conchoïde*» (page 24) : courbe obtenue en menant d'un point les sécantes à une droite, à une courbe, et en portant une longueur constante de part et d'autre des intersections ;
- «*conjonction de deux voies*» (page 94) : carrefour ;
- «*copulation*» (page 97) : accouplement du mâle et de la femelle ;
- «*la dextre*» (pages 33, 131) : la main droite dans la langue du Moyen Âge ;
- «*s'ébaubir*» (page 152) : être frappé d'une stupeur admirative ;

- «engrènement» (page 200) : réalisation d'un engrenage mécanique ;
  - «s'entonner» (page 180) : engouffrer avec impétuosité ;
  - «s'esbailler» : ouvrir : Pradonet «s'esbailla la goule et hoqueta un rire» (page 30) ; c'est un souvenir de Rabelais ;
  - «fantasmagorie» (page 133) : illusion ;
  - «forniquer» (page 119) : faire l'amour ;
  - «houbigant» (page 24) : nom d'une célèbre maison de parfums française ;
  - «hourvari» (page 207) : grand tumulte, tapage ;
  - «incontinent» (page 166) : aussitôt ;
  - «intentionnalité» (page 164) : but ;
  - «lemniscate» (page 24) : courbe correspondant au lieu géométrique des points tels que le produit de leurs distances à deux points fixes est constant ;
  - «madrigal» (page 97) : compliment galant ;
  - «mafflu» (page 153) : qui a de grosses joues ;
  - «maritorne» (page 52) : à partir du nom d'une servante repoussante dans '*Don Quichotte*', femme laide, malpropre et désagréable ;
  - «mastoïdien» (page 130) ou «mastoïde» : partie de l'os temporal ;
  - «mercurien» (page 62) : propre à Mercure à qui est prêtée ici une influence portant à la tristesse ;
  - «mignardises» (page 31) : minauderies ;
  - «mitocans et mocofans» (page 152) : mots roumains qui, selon Raymond Queneau (qui n'avait étudié le roumain que très peu de temps), désignaient des paysans très primitifs, alors que ce seraient plutôt des citadins mielleux et habiles ;
  - «mnémonique» (page 72) : qui aide la mémoire ;
  - «obombrer» (pages 137, 205) : couvrir d'ombre ;
  - «offusqué» (page 168) : indisposé, dégoûté, éprouvant de la répugnance ;
  - «olfaction» (page 72) : perception d'une odeur ;
  - «pécores» (page 152) : ici, dans son sens premier : animaux ;
  - «pharamineux» (page 104) : anormalement important (on écrit habituellement «faramineux») ;
  - «ptôse» (page 53) : descente d'un organe du corps par relâchement de ses moyens de soutien ;
  - «raki» (page 67) : eau-de-vie d'Orient parfumée à l'anis ;
  - «sabbat» (page 207) : agitation frénétique, chahut, tapage ;
  - «saphique» (page 17) : qui concerne l'homosexualité féminine ;
  - «saponification» (page 130) : transformation en savon ;
  - «saturnien» (page 62) : triste, mélancolique ;
  - «spiraloïde» (page 129) : en forme de spirale ;
  - «stéatopygie hottentote» (page 128) : grand développement du tissu adipeux au niveau des fesses qui caractérisait «la Vénus hottentote», une indigène du sud de l'Afrique qui, au début du XIXe siècle, fut montrée dans les foires, et examinée par des savants ;
  - «superfétatoire» (page 164) : qui s'ajoute inutilement à une chose utile ;
  - «supputation» (page 169) : estimation numérique, calcul chronologique ;
  - «tabarin» (page 18) : magicien-prestidigitateur (du nom de Tabarin [1584-1626] que Molière vit dans son enfance) ;
  - « thymus» (page 130) : organe glandulaire situé à la base du cou ;
  - «trin» (page 201) : formé de trois éléments ;
  - «turlupiner» (page 105) : tourmenter, tracasser ;
  - «vespéral» (page 163) : du soir ;
  - «vibrionique» (page 106) : qui a la mobilité des bactéries.
- Signalons encore la formule héraldique : «de sable à l'orle de huit lames d'argent» (page 67).

Raymond Queneau se permit ses habituelles fantaisies orthographiques («l'onzième» [page 24], «des oeils» [pages 111, 120] - «il serva, on trinquit» [page 120]) et syntaxiques (la construction incorrecte : «Recouvertes des cendres aux couleurs variées des saisons, il n'arrivait pas, malgré ses efforts, à découvrir parmi elles une Léonie qui gambillait dans un bastringue.» [page 181] - les

antépositions archaïques du pronom réfléchi : «s'aller coucher» [page 184][ et «ne s'y voulait mêler» [page 201]].

Il poursuit aussi ses francisations de mots anglais : «kékouok» (page 88) pour «cakewalk» - «piqueupe» (page 73) pour «pick-up».

Surtout, l'écrivain s'amusa à de plaisantes créations :

- les adjectifs «bifemelle» (page 17, formé de deux femmes) ; «cinégraphique» (pages 78, 86, à la place de «cinématographique» qui est pourtant employé page 72 : «apparitions cinématographiques») ; «cirqueux» (page 136, employé de cirque) ; «hippophile» (page 138, amateur de chevaux parce qu'il joue au P.M.U., le Pari mutuel urbain, entreprise française de paris hippiques) ; «mélancolieux» (page 62) ; «sinistro-manu» (page 188, de la main gauche) ; «tristouillet» (page 23, hypocoristique du genre de «tristounet») ;

- les adverbes «crépusculairement» (page 5) - «filandreusement» (page 124) ; «vison-visu» (page 184, face à face) ;

- les noms «expectants» (page 14, ceux qui attendent) ; «manifestaille» (page 106) ; «Parkoscopie» (page 45, examen de l'Uni-Park) ; «photograficité» (page 9, capacité de photographe) ; «postère» (pages 78, 128) ; «quotidianité» (page 157, au lieu de «quotidienneté») ; «sous-vêture» (page 11) ; «vaillantise» (page 27) ; «vêtissement» (page 127) ; «virevousse» (page 11, virevolte) ;

- le verbe «se décaïsser» (page 16) inventé pour la caissière ayant à s'extraire de sa cage.

Il rendit des prononciations : le bégaiement de Pradonet : «Fafafafameux» (page 35) - «Vous êtes un... Vous êtes un... Vous êtes un...» (page 147) ; la moquerie d'Yvonne : «Je fais mon éducaaaation.» (page 47) ; la désinvolture d'un greluchon : «mamzelle» (page 23), d'un galopin : «mdame» (page 92).

Il recourut à d'originales onomatopées : «de lents et rares pouf-pouf de fumée» (page 52) - «Pan ! Pan ! Pif ! Paf !» (page 108) - «Vroutt ! vroutt ! la marrante symbiose» (page 177) qu'est le coït - «Pif, paf, poum» (page 204). Des bribes d'arabe sont lancées par Crouïa-Bey (page 34) et par Mounnezergues (page 137).

D'autre part, il distilla des jeux de mots et des traits d'esprit, fit constamment preuve d'humour :

-«Les voyantes ne voyaient rien venir.» (page 7)

-Une bagarre est évitée quand, «après avoir envisagé pendant quelques instants la possibilité d'une vengeance immédiate et sauvage, tel que le bris total des lunettes et des trente-deux dents ou la trituration du mastoïdien et la saponification du thymus, le témoin, réflexion faite, se contenta de passer outre.» (page 130).

-Lors d'un échange d'injures, «les principales fonctions physiologiques du corps humain furent invoquées par les uns comme par les autres, ainsi que différents organes situés entre le genou et la ceinture.» (pages 13-14).

-Une bagarre éclatant, «quelques louches individus [...] tombèrent sur les philosophes à bras tant raccourcis qu'allongés» (page 14).

-Après la bagarre, Pierrot et ses camarades «regardaient maintenant la bigornade avec intérêt, mais désintéressement.» (page 15).

-«Pierrot pensait à la mort de Louis XVI, ce qui veut dire, singulièrement, à rien de précis.» (page 18).

-«Il avait un tiers d'an devant lui tintant déjà des écus de sa paie» (page 19) : sous le tour plaisamment archaïque et jouant sur les assonances, se cache simplement l'indication qu'il croit que lui sont assurés quatre mois de salaire.

-«Il y avait de quoi être heureux et content pour quelqu'un qui connaissait en permanence les jours incertains, les semaines peu probables et les mois très déficients.» (page 19) : Raymond Queneau se plaît à accumuler les synonymes.

-Pierrot «avait des analogies avec la lune.» (page 18), c'est-à-dire qu'il était «con comme la lune».

-Plus loin, il tient à «se coller aux chausses du grand patron afin de ne pas louper le coche» (page 109).

-En présence de Mounnezergues, il peut présager «une déclaration d'une nature tellement importante qu'elle excluait la vile banalité des saluts quotidiens» (page 141).

-Il a cet échange avec un veilleur de nuit : «- *Monsieur a l'air rêveur. - C'est pas mon genre, dit Pierrot. Mais ça m'arrive souvent de ne penser à rien. - C'est déjà mieux que de ne pas penser du tout*». (pages 189-190).

-On remarque la désinvolte allusion culturelle d'Yvonne : «*Je ne suis pas sortie de la cuisse à Machinchouette*» (page 47).

-La vanité de Pradonet est épinglée : «*Son regard [...] se posait, nostalgique et lassé, sur la vibrionique et poussiéreuse agitation dont il se glorifiait d'être responsable*» (page 106) - «*Pradonet, très lointain, très serein, très olympien*» (page 107). Il critique les femmes d'une façon d'autant plus ridicule qu'il attribue leurs changements d'humeur à «*leurs mensualités*» (page 45), leurs menstruations !

-Petit-Pouce, face à Léonie, «*pinça les fesses de son feutre mou*» (page 111).

-Paradis «*ne s'était jamais jusqu'à présent soucie d'archéologie religieuse.*» (page 122).

-Mésange lance «*du côté de la servante un coup d'oeil à la fois lubrique et goguenard*» (page 153), puis il dénoue les rubans de son tablier, «*réinventant dans un éclair de génie cette plaisanterie d'un usage courant dans les caboulots à troufions*» (page 154).

-Tandis que Léonie «*noya le mégot de son cigare dans le bain de pieds qui croupissait dans sa soutasse*» (page 40), ailleurs est évoqué «*un restaurant où l'on ne met même pas de nappes en papier sur les tables parce que, sans doute, la cuisine y est dite bourgeoise.*» (page 138).

-Apparaît «*une mafflue matrone dont la graisse frémissait*» (page 153).

-«*La Seine coulait aussi belle, aussi grailonneuse.*» (page 72).

-Des «*galopins futés et hypocrites* » qui ont un soldat de plomb, demandent à Mme Pradonet : «*Vous n'auriez pas pour lui une capote, mdame? Vous voyez, mdame, c'est un Anglais [...] c'est pour remplacer une chaude pelisse.*» (page 92), ces galopins salaces s'amusant en effet à faire allusion à «la capote anglaise», qui est un condom, et à «la chaude-pisse», qui est une maladie transmise sexuellement (la blennorragie). Plus loin, l'un d'eux lance un «*caillou [qui] était animé d'un dynamisme puissant*» (page 94).

-Chez les clients du restaurant, «*l'épatement*» se lisait «*jusqu'au bout de leur nez*» (page 155), qui était donc épaté !

-La patronne de l'Hôtel du Cheval-Blanc «*eut un rire squelettique, assez difficile à interpréter.*» (page 161).

-«*La petite ville roupillait éperdument, sous un semis d'étoiles*» (page 168).

-Tandis qu'on peut rappeler la «*préhistoire de l'Uni-Park*» (page 124), ailleurs des vaches sont «*philosophiques*» (page 152).

- Perdu, Pierrot «*chercha la Grande Ourse parmi le chaos stellaire afin de trouver le nord*» (page 173).

- «*Les cafés à l'entour avaient depuis longtemps couché sur leurs tables de marbre leurs chaises tendrement robotée par des derrières peu soucieux de voyages.*» (page 189).

-L'Uni-Park est désigné comme «*défunt et incinéré*» (page 199).

Raymond Queneau s'égaya encore de :

- ces redondances : «*Dans le dedans de son for intérieur*» (page 79) - «*sa propre unanimité*» (page 105) ;

- cette dissonance : «*Ils s'en allèrent les premiers, les pompiers, puis s'en furent les sergents de ville*», le premier membre étant, avec sa dislocation, du langage parlé, le second étant, avec une inversion et un archaïsme lexical, du style noble ;

- ces inutiles précisions : «*la fatalité (fatalitas)*» (page 95) - «*les kangourous portaient les dépêches dans leur poche ventrale (ou marsupium)*» (page 179) ;

- cette antilogie ou contradiction dans les idées : «*Sur le coup de cinq heures et demie six heures*» ;

- cette incongrue conjugaison : «*Quoiqu'il ne fût pas encore très sûr qu'elle ne se foutît point de lui*» (page 100) ;

- cette hardie constatation : «*Le crâne, tout fendu, n'était plus utilisable*» (page 38).

Il inventa les improbables localités de «*Saint-Mouézy-sur-Éon*» (page 152) et surtout de «*Saint-Flers-sur-Caillavet*» (page 160) dont le nom est inspiré par ceux de Flers et de Caillavet qui écrivirent, au début du XXe siècle, des comédies légères.

Il traita sa narration avec désinvolture : «*Quelques instants se passèrent. Le temps tenait les deux personnages aux extrémités d'un fil élastique tendu. Il relâcha son effort.*» (page 136) - «*Le calme étendait son silence*» (page 151) - «*Les douze coups de minuit dégoulinèrent alors d'un beffroi du treizième.*» (page 188)

On peut remarquer le traitement nettement poétique des pages (I, 24-25) consacrées à la rêverie de Pierrot auprès des autos tamponneuses : effets de rythme et de rimes, jeu sur les signifiants.

Le texte est animé d'intéressantes figures de style :

- Des effets sonores : cette paronomase : «*On la tirait, on l'attirait*» (page 13) ; cette homéotéleute : «*Au-delà, dans tout le reste de l'Uni-Park, il y avait cette rumeur de foule qui s'amuse et cette clameur de charlatans et tabarins qui rudent et ce grondement d'objets qui s'usent*» (page 22) : Raymond Queneau a placé à la fin des membres de phrase des mots de même finale ;

- Des inversions : «*Mais ce n'était encore rien, pas même autant que ne présage de pluie le vol bas des hirondelles.*» (pages 9-10) - «*Il n'en allongea point cependant pour cela le pas.*» (page 128), exemple où le retardement est amplifié par l'allitération.

- Des accumulations :

Au Palace de la Rigolade, «*d'autres culbutaient, déséquilibrés, entraînés par la rotation, se retournaient, s'enroulaient, s'entortillaient, se déroulaient, tournoyaient*» (page 11).

Dans l'ensemble de l'Uni-Park, «*ici l'on tourne en rond et là on choisit de haut, ici l'on va très vite et là tout de travers, ici l'on se bouscule et là on se cogne, partout on se secoue les tripes et l'on rit, on tâte de la fesse et l'on palpe du nichon, on exerce son adresse et l'on mesure sa force, et l'on rit, on se déchaîne, on bouffe de la poussière.*» (page 17). Et, dans ce que projette Pradonet, «*tous les jeux auraient figuré, toutes les farces, toutes les attrapes, toutes les mystifications, toutes les attractions, tous les passe-temps...*» (page 204).

La relation entre Pierrot et Yvonne, «*c'était le grand béguin, la belle histoire, la vraie amour*» (page 72).

Crouïa-Bey «*a des yeux de braise, un front de penseur, des mains de pianiste, une taille de guêpe, une barbe de sapeur, des lèvres de corail, un thorax de taureau, ah ! qu'il est beau, ah ! qu'il est beau.*» (page 33). Il presse son «*servant*» : «*Grouille-toi, fais fiça, magne-toi le pot, le popotin*» (page 75).

- Des hyperboles :

Les oreilles de Pradonet «*volent au vent*» (page 25).

Quand il réprimande sa fille, qui disparaît, Pierrot se trouvant seul face à lui, «*la foule s'en brisait les côtelettes, tellement elle trouvait l'aventure savoureuse. Paradis et Petit-Pouce en pleuraient, eux, de l'énormité du drolatique*» (page 25).

Petit-Pouce prétend être «*en plein goudron*» (page 120) qui est, en effet, plus fort que le cirage pour insister sur le malheur !

- Des comparaisons et des métaphores :

«*La foule, mâle et femelle, se distribuait en tentacules épais*» (page 9). Ailleurs, elle est «*comme une épave abandonnée par les flots*» (page 21).

«*Le prestige des sergents, surtout le prestige, dissipe la confusion comme la pointe d'une épée désagrège un fantôme.*» (page 15).



L'Uni-Park présente «un bouillonnement noir et gueulard qu'aspergeaient de leurs feux et de leurs musiques plus de vingt attractions» (page 17). Il «ressemblait fort à un fromage où eussent rampé des larves noires éclairées par des vers luisants» (page 43). Incendié, «le Palace de la Rigolade faisait piteuse gueule» (page 106), il est «une lettre de deuil trempée de larmes» (page 106). Le Jardin zoologique de Voussois est considéré comme une «bénigne arche de Noé» (page 204). Petit-Pouce ressent l'émotion «de palper une soyeuse image» (page 114) : «un billet de mille». Crouïa-Bey «tranche avec décision dans une falaise de roquefort» (page 34). «La bécane» d'Yvonne est un «métallique coursier» (page 172). Les «greluchons» qui vinrent à son stand «s'éclatèrent de rire comme un cent de pets.» (page 23) et, plus loin encore, «des ricanements éclatèrent comme des pets» (page 118). Une femme est «une succulente caille» (page 19). Yvonne «sentait tous ses muscles s'éveiller et s'ébrouer comme une meute de petits chiens de chasse, vifs et nerveux.» (page 78) et «descendit l'escalier, fraîche et légère comme un printemps d'été.» (page 79). Paradis se frottait contre elle «comme un lapin en rut» (page 116), tandis que, chez Pierrot, «quelques fusées sentimentales (le souvenir d'Yvonne) montaient au plus haut pour retomber ensuite en pluies d'étincelles. Un projecteur poétique balayait parfois ce ciel de son pinceau métaphorique.» (page 157). Léonie «se détacha de Pradonet, avec le bruit que fait la ventouse d'une flèche lorsqu'on l'enlève de la cible.» (page 32). Chez Pradonet, «une rêverie ultérieure le portait, de son flot trouble, à retrouver l'image d'Eugénie, son épouse légitime.» (page 104). De lui, il est encore dit que «toutes sortes de sentiments cavalaient sur son visage» (page 25). Il déclare : «cette chapelle, monsieur, était une mine creusée sous mes châteaux en Espagne.» (page 204). Étouffé par l'émotion, il est «semblable au poisson qui meurt au fond des barques», et il pousse «une sorte de mugissement» (page 204). Voussois, retrouvant Léonie, «revient la cueillir - comme une fleur.» (page 203). Les humains sont, pour le singe Mésange, des «primates bavards en complet veston ou en culottes courtes» (page 205). D'un passé, «y en a des coins entiers d'éboulés : plus rien. Ailleurs, c'est les mauvaises herbes qui ont poussé au hasard, et l'on y reconnaît plus rien non plus. Et puis il y a des endroits qu'on trouve si beaux qu'on les repeint tous les ans, des fois d'une couleur, des fois d'une autre, et ça finit par ne plus ressembler du tout à ce que c'était.» (pages 90-91).

#### - Des morceaux de grandiloquence :

Qu'on en trouve un dans la bouche de Mounnezergues n'étonne pas. Il évoque un «soleil cru et sanglant» (page 63), et se lance dans des tirades comme celle-ci : «Il y a vingt ans, rien ne laissait prévoir que sur les terrains vagues ou les jardinets que je voyais de ma fenêtre s'élèveraient ces bizarres et bruyantes constructions qui forment l'Uni-Park, et que j'arracherais à leur envahissant cancer un lambeau de terrain sous lequel, dans une paix précaire, gît la jeune et noble victime d'un accident tragique. Encore moins aurais-je soupçonné cette destinée lorsque, zouave aux culottes bouffantes, durant les nuits de garde, je comptais les étoiles dans le ciel d'Algérie ; et, avant encore, enfant terrorisé par les figures de cire et les âmes errantes, nulle sibylle ne me révéla que ma vieillesse veillerait vigilante sur le sépulcre d'un Poldève.» (page 70), dernière phrase où l'on peut remarquer l'allitération «vieillesse veillerait vigilante». Il déclare encore : «Maintenant, le repos du prince Luigi ne sera plus troublé par le sabbat de l'Uni-Park, le hourvari obscène de ses hauts-parleurs, le fracas répugnant de ses attractions.» (page 207). Un badaud fait un récit de l'incendie de l'Uni-Park marqué par cette emphase : «Je compris que j'assistais à l'un des plus terribles incendies des temps modernes» (page 129). On s'étonne d'entendre Pierrot s'exprimer ainsi : «Je ne fus pas peu surpris ce matin-là d'entendre le facteur me convier à la réception d'une lettre.» (page 71). Chez Pradonet racontant ses malheurs la grandiloquence est quelque peu invraisemblable : «Ces deux amoureux pleins de tant de constance n'ont ensuite rien de plus pressé que de fomenter une sombre combinaison financière, juridique et commerciale pour m'interdire toute possibilité de fonder

un nouvel et plus bel Uni-Park, moralement appuyés, oui monsieur, et soutenus par la malencontreuse, oui monsieur, fatidique et prodigieusement singulière présence d'une chapelle poldève où reposent les os d'un certain prince Luigi.» (page 203). Puis il regrette de n'avoir pu «édifier sur ces lieux un Palace de la Rigolade comme il n'en existe en aucune partie du monde. Ah ! on s'en serait payé ! du haut en bas des sept étages que j'avais prévus. Tous les jeux y auraient figuré, toutes les farces, toutes les attrapes, toutes les mystifications, toutes les attractions, tous les passe-temps... D'un bout de l'année à l'autre, et du milieu du jour au milieu de la nuit, des foules entières s'y seraient précipitées dans des agitations sans borne provoquant soit le rire, soit la lubricité. Elle aurait poussé, cette foule, des clameurs si joyeuses que le tonnerre de mes haut-parleurs n'aurait pu les couvrir... Et il a fallu qu'un prince poldève soit venu mourir vingt ans plus tôt sur cet emplacement ! Et il a fallu qu'un mouleur de cire se soit voué à la paix de ses cendres ! Cette chapelle, monsieur, était une mine creusée sous mes châteaux en Espagne. Pif, paf, poum, un vilain jour, tout a sauté. J'étais sans défense devant les funestes complots de mon perfide adversaire. Puisque je ne pouvais réaliser dans sa perfection ce babylonien édifice que je voulais créer, sacré nom de nom, que tout soit foutu, que Voussois épouse la veuve Prouillot et qu'il fasse aborder sur les terrains calcinés de ce qui fut l'Uni-Park sa bénigne arche de Noé. Je n'ai même pas voulu résister, non, monsieur, je n'ai même pas voulu... Ah ! monsieur, ah ! monsieur, ah !» (page 204).

Mais Petit-Pouce aussi déroule un récit épique de la bagarre provoquée par les «philosophes» qui, venus pour «reluquer les mômes», «ne voyaient pas de jupes s'envoler» et «n'étaient pas contents. Mieux même que ça, ils entrent en fureur. Deux belles blondes leur passent devant le nez, et ils n'ont pas le droit de mater plus haut que le genou. Ça va mal. Ils s'excitent, ces zèbres-là. Encore une dont ils ne voient pas les dessous. Ils en bavent. Ils m'engueulent même. Je descends au tonneau. Alors c'est au va-et-vient que ça ne marche plus. Je me fais agonir. Alors il vient à l'idée des plus marles de me remplacer. Ils grimpent sur l'estrade et s'emparent des femmes pour les coller sur le courant d'air. Les messieurs de ces dames trouvent qu'ils vont un peu fort, les philosophes. On commence à se bousculer. Et naturellement, ça ne tarde pas à dégringoler, les gnons sur le coin de la gueule. Pan ! Pan ! Pif ! Paf ! Et je te rentre dedans, et je te mords l'œil. Les satyres sont déchaînés. Les femmes se décident à hurler ferme. Les prudents se débinent. Les acharnés veulent profiter de la situation. Des fessées s'organisent. Mais entre hommes on continue à se marteler la hure et à se piétiner les parties. Une poule, ça je l'ai vu, avec le pouce et l'index, elle essaie d'enlever un œil à un type qui entreprenait de l'explorer. Et puis ça passe dans l'idée de tout le monde, comme ça, tout d'un coup, sans qu'on sache pourquoi, sans explications, de mettre le feu à la baraque. Ni une ni deux, c'est merveille la rapidité du travail : une petite flambée vient nous satisfaire tous. Les flics, après, sont arrivés : ils n'ont pas eu de mal à sortir les gens, ils étaient calmés, à peu près. Pour terminer, on a eu les pompiers qui ont mis de l'humidité partout.» (page 108).

Le narrateur, évidemment, s'en donne à cœur joie : «Ah ! la grande amour, ça vient, on ne sait pas quand, on ne sait pas comment, et qui mieux est, on ne sait pas pour qui. Du moins à ce qu'il paraît. Alors ce ne sont plus que clairs de lune, gondoles, ivresses éthérées, âmes soeurs et fleurs bleues.» (page 79) - «Comme il pensait bien que cette déclaration concernerait son embrigadement à lui Pierrot, dans le cirque Mamar, cirque ambulante, il jugea que ce serait de sa part faire preuve d'un tact extrême en montrant qu'il ne répugnerait point à suivre cet établissement dans ses pérégrinations, quoiqu'il fût profondément attaché à sa terre parisienne.» (page 141) - «Tordues, cuites, recuites et menaçant le ciel, les poutrelles de l'Alpinic-Railway prétendaient seules à quelque tragique.» (page 143) - Pierrot est «offusqué par la poignante fragrance de fauve qui s'étalait en nappes épaisses dans l'atmosphère de la pièce, une pathétique odeur de colique rentrée» (page 168) où dorment Mésange et Pistolet.

En définitive, il faut constater avec plaisir que, dans "Pierrot mon ami", comme dans d'autres de ses oeuvres, Raymond Queneau illustre encore le vieux genre du burlesque où on se plaisait au contraste entre le sujet et le style choisi, où on employait, par exemple, un style vulgaire pour un sujet épique et un style épique pour un sujet vulgaire, contraste dont voici peut-être le plus bel exemple : «Recouvertes des cendres aux couleurs variées des saisons, il n'arrivait pas, malgré ses efforts, à découvrir parmi elles une Léonie qui gambillait dans un bastringue.» (page 181).

## Intérêt documentaire

Dans *"Pierrot mon ami"*, Raymond Queneau mêla évocations fantaisistes et pittoresque tableau du monde réel.

Appartient évidemment à la fantaisie le prince poldève. Raymond Queneau, qui avait déjà, dans ses *"Exercices de style"* (1947), dans le morceau intitulé *"Noms propres"*, évoqué des Poldèves qui *«montaient et descendaient»* de son autobus, s'amusa à perpétuer le mythe de la Poldévie, un pays imaginaire d'Europe centrale. Il apparut, en mars 1929, dans un canular fomenté par un journaliste de "L'action française" de Charles Maurras qui envoya à des députés de gauche un appel leur demandant d'intervenir en faveur des malheureux Poldèves opprimés ; dans ses mémoires, *"Notre avant-guerre"*, Robert Brasillach raconta comment il perpétua ce canular avec des amis à l'École normale supérieure, en persuadant un élève albanais de l'existence des Poldèves ; en 1935, le mathématicien imaginaire Nicolas Bourbaki fut présenté comme «ancien professeur à l'Université royale de Besse-en-Poldavie» ; en 1936, dans l'album *"Le lotus bleu"*, Hergé, mit en scène un personnage nommé «le consul de Poldévie» ; à la veille de la Seconde Guerre mondiale, le député socialiste Marcel Déat écrivit un article intitulé *"Faut-il mourir pour Dantzig?"* dans lequel il affirma que «les paysans français n'ont aucune envie de mourir pour les Poldèves» ; Marcel Aymé allait faire référence par deux fois à un pays nommé Poldévie ou Poldavie : en 1943, l'une des dix nouvelles de son recueil *"Le passe-muraille"* s'intitule *"Légende poldève"* ; en 1952, il fit de la Poldavie le lieu de sa pièce *"La tête des autres"* ; dans *"La belle Hortense"* (1985), Jacques Roubaud fit allusion à la «cour poldève», au «régime poldève», à des «princes poldèves», etc..

Raymond Queneau décrit un coin de Paris situé entre la colline de Chaillot et la Seine, qu'il se plut à montrer *«graillonneuse»* (page 72), d'autant plus qu'*«un égout s'épandait gras et teinté dans l'épaisseur de l'eau vive»* (page 71), ce qui faisait que le poisson était moins rare, et les pêcheurs nombreux. Ce secteur était ce qu'on appelait la zone, *«une région de manufactures de moulins à café, d'usines, d'aéroplanes et d'ateliers de réparation de voiture de marques peu ordinaires»* (page 71), où s'était établi aussi l'imaginaire Uni-Park. Mais il a brouillé les pistes qui permettraient de localiser exactement l'endroit, en évoquant une *«avenue de la Porte d'Argenteuil»* (page 43), une *«Avenue de Chaillot»* (page 44) et évidemment une *«rue des Larmes»* (page 44) qui sont fantaisistes. Du grand parc, lieu de fête, de lubricité et de mystère, microcosme clos et autonome, il nous montre *«sa porte monumentale»* (page 53), nous désigne différentes attractions : *«le Palace de la Rigolade»*, le *«Skooter Perdrix»* (page 6), *«l'Écureuil»* (page 7), *«l'Alpine-Railway»* (page 7) avec ses *«échafaudages»* (page 53) et *«ses wagonnets»* (page 7), *«la Pêche à la ligne»*, *«la Vaisselle de ma Grand-Mère»*, *«la Belle au Bois dormant»*, *«le Tir à la mitrailleuse»* (page 21), les *«autos électriques»* (page 24), des autos tamponneuses appelées encore *«autos électriques à ressorts»*, *«la baraque»* où se sont exhibés *«l'Homme aquarium»*, *«la Pithécantropesse»*, *«la Danse du ventre»*, *«le prestidigitateur Turlupin»* et maintenant le fakir Crouïa-Bey (page 29), *«la Rivière enchantée»* où de *«petites barques promènent les amoureux dans une Venise en carton ignifugé»*, *«sur une eau poussiéreuse et cendrée»* (page 34), *«le Grand Serpent vert»* (page 46), *«la tour aux avions»* (page 53 ; *«des avions liés à une haute tour par des fils d'acier»* [page 9]), un dancing, des voyantes, etc.. Une attention particulière est portée au *"Palace de la Rigolade"* qui est spécialement critiqué par Voussois : *«Je trouve tous ces trucs-là idiots, obscènes, vulgaires et malséants. Ils ne font appel qu'aux plus bas instincts de l'homme : la mystification, le libertinage, la brimade et le charivari. Ils ne méritent que la réprobation des gens sérieux, des travailleurs et des artistes.»* (page 178).

Raymond Queneau peignit la ville des années 1930, avec :

- ses transports en commun (qu'on retrouve dans son œuvre avec le bus d'*"Exercices de style"* et le métro de Zazie) qui permettent de faire mille rencontres étonnantes, d'assister à tant d'événements surprenants ;
- ses lieux de socialité chaleureuse (les cafés), de solitude rêveuse (les cinémas), de méditation intriguée, parfois inquiète, sur la nature humaine (la rue, la fête foraine).

Par contre, la nature, la campagne lui inspiraient une sainte aversion.

Il peignit la vie du petit peuple avec un réalisme populiste accusé, et avec sympathie :

- les multiples petits emplois de Pierrot (souvenir d'expériences analogues qu'il avait lui-même vécues) ;
  - son hôtel ;
  - sa fréquentation des cafés où il passe bien du temps à jouer sur l'«*appareil à billes*» ;
  - la popularité du pari sur les courses de chevaux à travers le P.M.U., le journal «*la Veine*» ;
  - les pêcheurs trempant leurs lignes dans la Seine ;
  - la pratique de la bicyclette ;
  - l'éventuel camping ;
  - la papeterie-mercerie de Mme Pradonet ;
  - le goût des nourritures roboratives : la choucroute ;
  - la forte consommation d'alcool ;
  - l'influence du cinéma : chez Yvonne qui «*d'un geste large et cinégraphique, rejeta ses draps*» (page 78), qui «*s'était mise à feuilleter une gazette cinégraphique*» (page 86) ; chez Paradis qui «*s'était contenté de se verser une coupe de mousseux qu'il avait avalée d'un trait, comme il l'avait vu faire au cinéma par les acteurs lorsqu'il leur faut accomplir des gestes de désespoir.*» (page 121).
- On peut remarquer aussi que, tandis que Mounnezergues représente une vieille France écrasée par le progrès, à l'opposé dans le spectre social, à travers Pradonet, apparaissent l'esprit d'initiative mais aussi l'avidité des entrepreneurs, des hommes d'affaires.

#### Intérêt psychologique

Dans «*Pierrot mon ami*», Raymond Queneau a traité ses personnages avec la même désinvolture que sa narration, tantôt les regardant de l'extérieur, tantôt se permettant de pénétrer «*dans le dedans de leur for intérieur*».

La plupart ne sont que des silhouettes découpées avec plus ou moins d'attention.

Ainsi, Crouïa-Bey apparaît comme une sorte de chimère : il «*a des yeux de braise, un front de penseur, des mains de pianiste, une taille de guêpe, une barbe de sapeur, des lèvres de corail, un thorax de taureau, ah ! qu'il est beau, ah ! qu'il est beau.*» (page 33).

Petit-Pouce reçoit un peu le même traitement dans un portrait volontairement incohérent : «*Il était petit, râblé, costaud, âgé de quarante-cinq ans, marié mais courant la gueuse, natif de Bezons, électeur dans l'onzième, pas mal déplumé, bref, un paroissien qu'avait la tête près du bonnet.*» (page 24), cette prétendue conclusion ne dépendant en rien de ce qui la précède ; et cet homme «*marié mais courant la gueuse*», on le voit en compagnie d'«*une succulente caille*» et ayant, de ce fait, «*des remords*» (page 19). Cependant, il bénéficie ensuite d'une biographie ultra-rapide quand il «*se mit à réfléchir sur l'ensemble de toute sa vie*», quand «*il vit sa vie tout entière et très vite, comme on dit que le font habituellement les noyés, en tableaux avec des titres : les parents, la communale, l'apprentissage, le service militaire, l'agence privée A.Z. (enquêtes en tout genre, spécialité de divorces), première indélicatesse, première escroquerie, premier chantage, mariage, autres indélicatesse, autres escroqueries, autres chantages, face à face à la police (la vraie), l'expiation, la rédemption, les tout petits emplois dont le moins brillant n'était certes pas celui d'aide-bourreau au Palace de la Rigolade. Il avait fait pire. Et l'épouse : pas commode ; et la marmaille : en prime.*» (page 110).

En comparaison, son collègue Paradis est tout à fait négligé, même si, «*passant courageux*», il disperse «*la bande des petits emmerdeurs*» qui s'en prenaient à Yvonne ; même s'il ne sait trop quoi lui dire, ne pouvant tout de même pas y aller d'«*invites directes à la copulation*», «*essayant de tourner un madrigal*» ; même si, quand elle l'interroge sur son travail, il imagine «*qu'il faisait subir à la fille du patron [...] l'érotique humiliation qu'il infligeait chaque soir à toutes les femmes qui s'aventuraient dans le Palace*» ; même s'il se rend compte qu'elle lui fait des avances et qu'elle accepte son invitation à se promener cinq minutes de plus ; même s'il devient son amant, il ne joue

plus de rôle, jusqu'à sa réapparition à la fin où il se montre décidément peu dégourdi, en ne comprenant pas l'allusion d'Yvonne à de prétendus «*copains*» de camping (page 198). Pourtant, elle l'épouse !

La personnalité d'Yvonne serait donc étonnante. Elle qui est «*presque aussi grande que Pierrot, blonde ou à peu près, avec un visage assez fin de star tuberculeuse, et, quant au reste, rondement campée*» (page 24), qui avait quelque chose de cinématographique : «*la blondeur des poils, le rentré des joues, le modelé des hanches*» (page 72), apparaît comme une femme frivole, volage, à l'esprit très libre ; qui choisit et rejette ses amants (comme le fils Perdrix auquel elle décide de «*donner congé*») ; qui n'est pas charmée par Pierrot, qu'elle a même complètement oublié, ou qu'elle affecte d'avoir oublié, ayant peut-être subodoré en ce «*binoclard*» sa faiblesse inhérente ; qui est tout naturellement séduite par celui qui l'a sauvée des garnements («*elle le trouvait bien*»), dont elle devient l'épouse, portant même à la fin «*le turban des ménagères sages*» (page 210).

Léonie connaît une semblable évolution, qui est chez elle une régression, puisque méprisant Pradonet et faisant des «*mignardises*» à Crouïa-Bey, elle s'anime au souvenir de Jojo Mouillemiche, dont elle a été amoureuse à l'âge de dix-sept ans ; puisqu'elle est intriguée par «*la dernière maîtresse de [son] Jojo*», par «*la femme pour laquelle, à cause de laquelle il est mort*», d'où son souci de «*découvrir dans quelles circonstances exactes est mort à Palinsac il y a environ dix ans un nommé Jojo Mouillemiche ; et si, comme on [le lui] a dit, c'est pour l'amour d'une jeune fille qu'il trouva la mort*», au point de ne pas se contenter d'envoyer Petit-Pouce enquêter mais de venir elle-même à Saint-Flers-sur-Cavaillet. Or Jo Mouillemiche, qui l'a peut-être «*plaquée*», ne se souvient plus d'elle. Il reste qu'à sa vue elle s'évanouit, et qu'on apprend ensuite qu'ils se sont mariés ! Comme la Julia du «*Dimanche de la vie*», elle est une «*femme forte*», au caractère plutôt dominateur, qui s'efforce de modifier les événements à son avantage.

Tout cela aux dépens d'Eusèbe Pradonet qui, s'il est comique par son portrait : «*Quant au bonhomme, il a une drôle de tête. Le haut en est assez bien dessiné, mais après la moitié du nez, ça fout le camp de tous les côtés. Les joues ont coulé dans le bas des mâchoires, inégalement. Une narine s'ouvre plus que l'autre. Quant aux oreilles, elles volent au vent.*» (pages 28-29) ; s'il est méprisable par son ambition et son avidité, qui lui ont fait «*jeter dehors comme une indigne*» son épouse, et le font menacer Mounnezergue de faire déposer une bombe dans la chapelle ; s'il est ridicule puisqu'il est dominé par Léonie, tout en manifestant un traditionnel machisme («*Les femmes tout de même, quelles drôle de brebis. Jamais des idées comme tout le monde. Nous, les hommes, ça tourne rond, tandis qu'elles : toujours des à-coups. Mais faut dire que leurs mensualités y sont pour quelque chose. Ça leur brouille le fonctionnement du cerveau.*» [page 45]), il serait plus complexe si l'on en croit l'hôtesse qui pense que c'est peut-être lui «*qui a fichu le feu à la cambuse*», car elle voit en lui «*un homme charmant, délicat, fin, spirituel, modeste*» mais «*capable de provoquer un incendie*». Et il devient pathétique par sa déconvenue finale : il apprend à Pierrot que Léonie et Voussois l'ont chassé, empêché de reconstruire l'Uni-Park en s'appuyant sur la présence de la chapelle poldève, et il s'effondre dans ses bras.

Arthème Mounnezergues est une incarnation de la fidélité. Il a connu le quartier avant l'établissement de l'Uni-Park dont son père possédait le terrain. Il eut à subir un tel apprentissage que le service militaire, en Algérie dans les zouaves, fut, pour lui, de véritables vacances. À ce trait personnel, que Raymond Queneau lui a prêté (il avait été, en 1925, envoyé en Algérie, au 3<sup>e</sup> régiment de zouaves de Constantine !), s'ajoute l'adoption du métier de fabricant de «*mannequins à ressemblance*», dans lequel on peut voir une métaphore de celui de romancier. S'étant enfermé dans une vie de célibataire, il put, y ayant été conduit par le hasard de circonstances, se vouer à la mémoire d'un prince poldève, à travers la chapelle qu'il maintient malgré les pressions de Pradonet, et dont, considérant Pierrot comme son fils, il veut en faire le gardien après lui.

Pierrot, s'il donne son titre au roman, s'il est à son début et à sa fin, n'est toutefois pas toujours au centre. Mais il donne au récit une forte cohérence et une forte dynamique, assurant le lien entre les différents lieux du récit, ou plutôt permettant de mettre au jour les relations mystérieuses qu'ils entretiennent entre eux. Il est le symbole même de la conjonction entre la féerie et le quotidien voulue par Raymond Queneau. Une fois son héros mis en place, il ne lui resta plus qu'à inventer les scènes

ou les péripéties qui allaient mettre le mieux ses qualités en valeur. Il fait d'autant plus sûrement jouer un réflexe de sympathie chez le lecteur qu'il l'a d'abord provoqué chez le romancier.

Son nom est significatif, car il est ainsi identifié au Pierrot de la commedia dell'arte, qui est un amoureux naïf, à celui de la toile célèbre de Watteau qui a l'air innocent sinon idiot, au *"Pierrot lunaire"* (1884) du poète belge Albert Giraud qui inspira celui d'Arnold Schönberg (1912).

Il manque de constance et de force. C'est que cet homme de vingt-huit ans souffre encore de son état d'orphelin : tout en saisissant les femmes au "Palace de la Rigolade", *«il pensait à son père, mort, un bon type, qui sirotait mais qui avait le vin gai [...] il pensait à sa mère, morte aussi, et qui lui avait tant distribué de marrons qu'il en sentait encore les bleus, croyait-il»* (page 12). Aussi l'auteur commente-t-il : *«C'est pas drôle d'avoir eu une enfance comme la sienne, ça se conserve mal, ça moisit, et les beaux morceaux où l'on pourrait se revoir tout gentil et plein d'espoir sont ternis à jamais par le reste.»* (page 13). *«On ne lui avait jamais dit qu'il était intelligent. On lui avait plutôt répété qu'il se conduisait comme un manche ou qu'il avait des analogies avec la lune.»* (page 18). L'auteur nous dit encore qu'il *«avait eu une dure enfance, une pénible adolescence et une rude jeunesse (qui durait encore) et [qu'] en conséquence, [il] savait comment va le monde»* (page 7).

Il ignore radicalement les sentiments que la vie en société sécrète le plus communément en nous, et qui, à notre époque, sont plus que jamais renforcés par l'idéologie dominante : esprit de compétition, de possession, envie, animosité, malveillance, etc.. La grâce lui a été donnée d'être exempt de ces péchés originels. Il sait depuis toujours que le bonheur n'est ni dans l'argent ni dans aucune forme de domination sur autrui, ni dans aucun sentiment de supériorité. Être libéré de toutes ces pesanteurs lui donne dans notre esprit une incomparable légèreté. Raymond Queneau était allé chercher chez Hegel, pour la placer en épigraphe du *"Dimanche de la vie"*, la formule qui résume le mieux cette heureuse disposition : *«Des hommes doués d'une aussi bonne humeur ne peuvent être foncièrement mauvais ou vils.»*

Il n'est guère plus actif qu'un bouchon sur l'eau, passant bien du temps à jouer sur l'*«appareil à billes»*, à miser au P.M.U., à se promener, à ne *«penser à rien»* (page 189). Aussi ne connaît-il que des emplois précaires, va-t-il de déboire en déboire, ce qui ne semble pas l'émouvoir beaucoup : *«Je ne reste jamais longtemps dans les boîtes où je travaille. C'est pas que j'aime le changement, ça se trouve comme ça.»* (page 185). Et, indique-t-il, *«un nouveau métier, ça ne me fait pas peur.»* (page 187). Allant voir l'Uni-Park incendié, *«il n'en allongea point cependant pour cela le pas et s'en fut sans manifester cette agitation qui ne convient qu'aux âmes un peu balourdes qui ne savent pas se défendre contre la mobilité du destin.»* (page 128).

Portant en lui *«une buée mentale, légère et presque lumineuse, comme le brouillard d'un beau matin d'hiver»*, il erre dans un monde plein de tromperie, de fraude et de manipulation, sans tenter de le modifier à son profit car il n'y trouve rien de stable : *«Tout change vite sur cette terre. Rien ne dure... Si on dit qu'il fait jour, quelques heures après, il fait nuit, et si on dit qu'il fait nuit, quelques heures après il fait jour»*.

Raymond Queneau, faisant de lui une sorte d'alter ego, lui donna cet élément nettement autobiographique, une forte myopie, caractéristique sur laquelle d'ailleurs il commença le roman (*«Enlève donc tes lunettes, si tu veux avoir la gueule de l'emploi [...] Il voyait encore à peu près à cinq mètres devant lui, mais la sortie du tonneau et les chaises des spectateurs se perdaient dans le brouillard»* [page 5]) et sur laquelle il ne cessa de revenir et d'insister, son personnage, immergé *«dans un brouillard lumineux et pailleté»* (page 24), ayant du mal à distinguer celui qui va le traiter de *«binoclard séducteur»* (page 25), tandis qu'est signalée *«l'épaisseur des lentilles de ses lunettes»* (page 140), et qu'on le voit *«essayer les verres de ses besicles»* (page 200).

Est-ce ce handicap qui l'empêcha de pousser son avantage auprès d'Yvonne, ayant eu la malchance de s'éprendre de cette femme volage? *«Depuis l'âge de douze ans, Pierrot avait été une centaine de fois amoureux, assez souvent avec succès. Mais Yvonne, il la trouvait bien différente, et son amour tout nouveau, avec une saveur inédite et des perspectives originales. Bien qu'il eût une expérience assez vaste, allant de la prostituée au grand coeur à l'accorte commerçante et à la petite gosse pas*

farouche - expérience toujours assez voisine du trottoir - il pensait cependant qu'il n'avait jamais rien rencontré qui pût être comparé à elle - sauf peut-être - peut-être quelques apparitions cinématographiques.» (page 72). Doté d'une forte sensualité, situant son bonheur dans une entente privilégiée avec un être de l'autre sexe, il est ardemment sensible à ses charmes : «Elle était toute tiède à côté de lui, et élastique. Elle se parfumait, se mettait de la peinture sur les ongles, du rouge sur les lèvres. Pierrot palpait, aspirait, admirait tout cela. Il trouvait ça chouette.» (pages 23-24) - «Pierrot ne retenait que le voluptueux houbigant dont s'imprégnait la mignonne. Les odeurs lui donnaient des émois et l'immergeaient dans un brouillard lumineux et pailleté.» (page 24) - «Son cœur chavira de nouveau à la mnémonique olfaction de cet appât sexuel et pendant quelques instants s'abîma dans la reviviscence d'odeurs qui donnaient tant de luxueux attrait à la sueur féminine. Il crut s'évanouir.» (page 72). Or il s'évanouit réellement à la seule vue des manœuvres du fakir, et commet la bêtise d'en parler à Yvonne. Il aura beau la complimenter, elle ne voudra plus le voir, feindra même ne pas le reconnaître. Ne subodore-t-elle pas alors la faiblesse inhérente de ce garçon qui ne montre guère de conviction en matière d'amour (où il n'a fait que de faciles conquêtes)? Plus tard, d'Yvonne, il ne lui restait que «quelques fusées sentimentales [qui] montaient au plus haut pour retomber ensuite en pluies d'étincelles» (page 157) quand une seconde chance lui est offerte au moment où il vient au secours de la cycliste en difficulté, encore qu'entendant son cri, «il envisagea tout d'abord, comme première possibilité immédiatement réalisable, de cavalier à toute pompe dans une direction opposée» (page 170). S'il put dire ensuite que Mésange «veut violer [sa] fiancée», «pour amoureux qu'il fût d'Yvonne, il ne s'aveuglait cependant pas au point de ne pas constater qu'elle n'avait aucun désir de coucher avec lui, même par pure bonté d'âme ; outre cela, elle ne l'aimait pas, bien évidemment.» (page 188). Ainsi, que cette entente avec Yvonne, qui semblait possible à la première rencontre, ne se réalise finalement pas, il sait se contenter de la poursuite.

En dépit de l'incertitude du travail, de la perte de l'être aimé, même après la grave déconvenue finale, il apparaît doté d'une sorte d'optimisme invétéré : «Pierrot, tout en vidant sa bouteille de rouge, sentait son crépuscule intérieur traversé de temps à autre par des fulgurations philosophiques, telles que : "la vie vaut d'être vécue", ou bien : "l'existence a du bon" ; et, sur un autre thème : "c'est marrant la vie", ou bien : "quelle drôle de chose que l'existence".» (page 157). Il observe, impassible, non les mouvements du monde, mais le déroulement du temps condensé dans cet aphorisme définitif : «C'est marrant la vie.» Il porte sur le monde ce regard myope qu'une jeunesse difficile a rendu mi-indulgent, mi-résigné, ses échecs dans ses entreprises lui inspirant indifférence ou sagesse. Il les assume sereinement car cela confirme son intuition primordiale : ce n'était pas la peine. S'il n'attend rien, ni de ses congénères ni de la Providence, il esquive aussi les choix pour se contenter de se plier aux circonstances, aux rencontres de hasard, aux voies qui se croisent, de suivre son destin, comme dans un rêve. Et, menant toujours la même vie tranquille, se souvenant vaguement de la mésaventure d'un héritage dont il a été d'autant plus aisément spolié par une Yvonne devenue une épouse faisant soigneusement le ménage, qu'il a oublié la lettre qui le lui assurait, il conserve sa bonne humeur, une disposition d'esprit décidément gaie, le roman se terminant sur le «rire» de celui que rien ne peut vraiment surprendre.

Pour mesurer l'originalité d'un tel type de héros dans l'ensemble du roman occidental, il suffit de rapprocher cette dernière ligne de «Pierrot mon ami» de la dernière ligne du «Père Goriot» : «À nous deux maintenant». Chez Pierrot, ni ambition ni revanche, mais un désintéressement et un détachement qui, dans ces circonstances et à cette place, achèvent de graver sa figure dans notre mémoire. Sa rêverie auprès des autos tamponneuses montre exemplairement la poursuite du mouvement de déconstruction de la notion de héros de roman : toute ambition, tout projet, ont disparu chez ce personnage ; il n'est plus porteur d'aucune mission qui aurait pour objectif ou horizon l'«avenir de la civilisation» ; il n'est du reste nullement qualifié pour ce genre de tâche, puisqu'il passe pour un imbécile, et porte les stigmates de la défaite (son oeil au beurre noir). Désormais, l'indétermination est reine. Plus de pensées fermes et distinctes : «une buée mentale», «un vol de moucherons anonymes». Ce dernier adjectif est capital : le bonheur, ce serait d'être ainsi plongé anonymement dans «la foule», en y baignant euphoriquement.

Pierrot est gai à la manière de Figaro, parce qu'il a, comme lui, pris «l'habitude du malheur». On peut aussi comparer à Charlot cet anti-héros qui conserve en toute circonstance son innocence et son fatalisme, considère avec une sorte d'équanimité le déroulement d'événements qui lui paraissent inéluctables parce que le passé façonne l'avenir. S'il appartient à la positivité du référent urbain, que signalent sa fréquentation assidue des bistrots et son adresse remarquée au billard électrique, si on le surprend maintes fois devant un repas plantureux, indice d'un rapport euphorique au concret, il est surtout une créature lunaire passant systématiquement à côté de toutes les chances relatives qu'offre le hasard. Il ne s'impose pas, non seulement à notre attention, mais à notre dilection. Avec lui, la preuve est faite qu'un personnage n'a pas nécessairement besoin d'un cadre anecdotique pour exister. Ce qui ressort de ses réactions successives n'est pas un caractère, c'est une attitude existentielle.

Il a plusieurs homologues dans l'œuvre de Raymond Queneau, comme Saturnin dans *«Le chiendent»*, Alfred dans *«Les derniers jours»*, Valentin Brû dans *«Le dimanche de la vie»*. Mais c'est lui dont on se souvient certainement le mieux, parce qu'il, est tout à la fois le plus impénétrable et le plus lumineux.

### Intérêt philosophique

Pour dégager le message de *«Pierrot mon ami»*, il faudrait, à l'attitude de résignation souriante de Pierrot, qui échappe à l'amertume ou au désespoir par un détachement lunaire, ajouter nombre de maximes qui émaillent le texte.

Les unes méditent sur le passage du temps :

- Il est dit d'Yvonne et de son amant : *«Ils sont jeunes, ils ont cru avoir du plaisir»* (page 34).
- Eugénie, la femme légitime de Pradonet, explique à sa fille : *«Quand tu auras un passé, Vovonne, tu t'apercevras quelle drôle de chose que c'est. D'abord y en a des coins entiers d'éboulés : plus rien. Ailleurs, c'est les mauvaises herbes qui ont poussé au hasard, et l'on n'y reconnaît rien non plus. Et puis il y a des endroits qu'on trouve si beaux qu'on les repeint tous les ans, des fois d'une couleur, des fois d'une autre, et ça finit par ne plus ressembler du tout à ce que c'était.»* (pages 90-91).
- L'ancienne *«caissière de l'Admirable's Gallery à l'Uni-Park de Paris»* se plaint : *«Hélas ! quand on arrive à un certain âge, il ne reste plus grand-chose de ce qu'on a connu dans sa jeunesse.»* (page 162).

D'autres marquent une triste désillusion :

- *«Ah ! la grande amour, ça vient, on ne sait pas quand, on ne sait pas comment, et qui mieux est, on ne sait pas pour qui. Du moins à ce qu'il paraît. Alors ce ne sont plus que clairs de lune, gondoles, ivresses éthérées, âmes soeurs et fleurs bleues.»* (page 79).
- Il faut *«savoir ce qu'il faut encaisser dans la vie, les couleuvres qu'il faut avaler, les molards qu'on reçoit sur la face et qu'il faut essuyer en disant merci, encore.»* (page 110).
- Il ne faut pas *« manifester cette agitation qui ne convient qu'aux âmes un peu balourdes qui ne savent pas se défendre contre la mobilité du destin.»* (page 128).
- *«On ne se lave jamais deux fois les pieds dans la même flotte.»* (page 159) qui, comme Raymond Queneau le fit aussi dans *«Les fleurs bleues»*, parodie l'apophtegme du philosophe grec Héraclite : *«On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve»*.

Mais il y en a d'optimistes : *«Est-ce que la souffrance physique a jamais empêché le bonheur?»* (page 19).

Comme le roman a été publié en 1942, en pleine guerre, pendant l'Occupation de la France par les Allemands, il porte les marques de son époque, y affleurent les images d'une réalité historique traumatisante. Ainsi, on peut remarquer que le récit de l'incendie de l'Uni-Park n'est pas sans



analogie avec celui d'un bombardement aérien. Mais cette catastrophe est dépassée par les personnages. Aussi a-t-on pu être tenté de lire encore, dans le roman, la recommandation, de la part de Raymond Queneau, de prendre une attitude de résignation souriante.

Le roman oppose deux univers, la chapelle poldève, espace de la légende et du sacré, et l'Uni-Park, espace profane voué au profit, dans l'agressive création duquel on peut d'ailleurs discerner une image de l'expansion du capitalisme, dont serait donc espéré l'anéantissement, symbolisé par l'incendie, et le remplacement par une sorte de nouveau paradis, le zoo où Voussois et Léonie retrouvent un bonheur perdu.

Les deux univers mentionnés plus haut représentent le développement conflictuel de l'Histoire humaine. Or ils sont appelés à disparaître : l'un dans la désuétude d'une décomposition boueuse, l'autre dans un déluge de feu. Ainsi apparaît un autre des thèmes structuraux de *"Pierrot mon ami"*, comme de nombre des romans de Raymond Queneau : celui de la «fin de l'Histoire». Le roman s'achève avec le remplacement de l'Uni-Park, symboliquement dénommé «*babylonien édifice*», par le zoo Voussois, tout aussi symboliquement nommé «*la bénigne arche de Noé*», qui figure le retour à une animalité première, mais sage. Un cycle de l'Histoire est donc ainsi achevé dans le retour à une nature pacifiée. L'*"Épilogue"* précipite la redistribution des situations, et réorganise le temps en fonction d'une préhistoire, celle du roman (Pradonet, qui vivait dans l'adultère, retrouve sa «*légitime*», à un désordre est donc substitué un ordre, même si la dimension ironique de cette régulation finale ne fait aucun doute) mais aussi d'une origine, celle du monde. Dès lors, les dernières phrases, montrant Pierrot riant, indiquent la voie d'une forme de sagesse qui s'accomplit dans le détachement de celui qui a achevé un voyage circulaire à travers les conflits de l'Histoire, et en saisit le vide.

Il faudrait donc sans doute réviser le préjugés selon lequel Raymond Queneau aurait été désengagé, n'aurait considéré l'Histoire comme n'étant, au mieux, que l'enjeu de spéculations abstraites ; au pire, une bouffée de l'air du temps exhalée comme par inadvertance à la surface de son œuvre. Ce serait d'ailleurs méconnaître les deux postulats fondamentaux posés dans *"Une histoire modèle"* (dont la rédaction coïncida avec la publication de *"Pierrot mon ami"*) : «*L'Histoire est la science du malheur des hommes*» et «*Tout le narratif naît du malheur des hommes.*» C'est en ce sens que *"Pierrot mon ami"* n'est pas uniquement l'histoire d'un doux rêveur, inadapté aux mesquineries du monde parce que fort myope, mais vrai sage pour la même raison. Si le roman permet de mettre en évidence les voies d'accès à une certaine forme de sagesse, c'est parce que l'enjeu historique est profondément enraciné dans l'intrigue, sous couvert d'une fiction euphorique qui, loin de figer le sens du récit, en démultiplie les possibles.

Ce texte assez retors, qui, avec ses jeux formels, ses sauts narratifs, l'instabilité de son personnage, refuse au lecteur la tranquillité, la fixité ou l'autorité, est finalement un éloge subtil de la simplicité : de la langue, du ton, d'un personnage qui arpente tranquillement les chemins que la vie lui indique, qui fait de son rire le critère de la sagesse.

Ainsi *"Pierrot mon ami"* est tout autant un roman philosophique qu'une parodie de roman policier. À la fois limpide comme le rire de son héros et opaque comme la chapelle qu'il abrite, le roman n'a surtout de cesse d'éprouver, dans l'entrecroisement apparemment inépuisable des thèmes qu'il brasse, l'acuité d'une lecture qui se refuse à chausser une seule paire de lunettes; puisque aussi bien il vaut mieux les enlever, comme il est conseillé à Pierrot, mais aussi au lecteur, dès l'ouverture du roman.

#### Destinée de l'oeuvre

Le roman fut publié en 1942. C'est avec lui que Raymond Queneau connut son premier succès.

En 1954, François Perrier enregistra une lecture d'extraits où il parvint admirablement à rendre vivants les nombreux dialogues, sa voix nous mettant en présence de multiples personnages ; sachant tour à tour se montrer docte et farceur, gouailleur et sentencieux, il nous fait entrer dans le monde si particulier de Raymond Queneau auquel il confère une étonnante présence.

En 1979, le roman a été adapté pour la télévision par François Leterrier sur un scénario d'Antoine Gallien et Raymond Queneau, le film ayant été tourné avec Jacques Dutronc (Pierrot), Anne Jousset (Yvonne), Jean-Marc Thibault (Pradonet), Jacques Dufilho (Mounnezergues), Gérard Jugnot (Petit-Pouce), Maurice Biraud (Crouïa-Bey et Voussois), Sylvie Joly (Léonie), etc..

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, à cette adresse :

[andur@videotron.ca](mailto:andur@videotron.ca).

Vous voudrez peut-être accéder à l'ensemble du site :

[www.comptoir litteraire.com](http://www.comptoir litteraire.com)